

A Paul, bien sûr...

Comme nous avons eu l'occasion de le préciser précédemment, la parution des mémoires du prisonnier de guerre Paul ROUSSEAU constitue le troisième et dernier volet que l'Association Histoire et Patrimoine consacre à la deuxième guerre mondiale. Pourquoi ce choix alors que tant de récits ont déjà été écrits par ceux qui sont revenus des camps, des stalags, de l'enfer en somme... Tout simplement parce que cette aventure qui ressemble par bien des côtés à un calvaire a été vécue par un homme de Béceleuf, quelqu'un de chez nous, quelqu'un d'autorisé, qui en a « bavé », qui a vu bien des horreurs et la mort de près. Paul, appelons le par son prénom, car bien malgré lui il sera notre héros tout au long de ce document, est laitier à Ardin quand la guerre est déclarée en septembre 1939. L'Allemagne prépare ce conflit majeur depuis plusieurs années. Elle s'arme en fait dès 1933, année qui marque l'arrivée de HITLER au pouvoir. Elle réoccupe la Rhénanie sans que personne ne bouge, envahit l'Autriche et la Tchécoslovaquie sans coup férir. On remarquera que Paul, dès le début de son récit, a compris le danger, senti que derrière les avancées du Front Populaire se profilaient des jours sombres et que bientôt le monde allait plonger dans le chaos.

Après plusieurs mois de « drôle de guerre », le réveil de l'armée française est brutal lorsque la Wehrmacht déferle sur notre pays en mai 1940. En quelques jours, tout est consommé. Paul est capturé le 19 mai et fera partie, avec les camarades de son unité, de ces deux millions de soldats français envoyés dans des camps en Allemagne, oflags pour les officiers et stalags pour les soldats et sous officiers. L'armée française est en déroute et le gouvernement, réfugié à Bordeaux, demande l'armistice qui est signé à Compiègne le 22 juin. En quelques jours donc, tout s'est effondré. Pour Paul et ses amis, c'est le début d'une longue épreuve, d'une longue marche vers les forêts de Pologne, de « 67 mois de captivité » comme cela est écrit en tête du manuscrit qu'il a rédigé soigneusement sur un modeste cahier d'écolier. Dans les notes qu'il a rassemblées, nous avons relevé deux autres titres possibles à ce récit : « Les nuits des barbelés » et « Les cinq Noëls d'un prisonnier de guerre français ». Cette abondance de titres ne traduit pas selon nous l'embarras ou la coquetterie d'un auteur indécis mais plutôt la recherche de l'expression la plus juste, soulignant le désarroi, la tristesse et la privation de liberté partagés par ses frères d'infortune.

Le récit de Paul est construit à la manière d'un film et il en contient le suspense. Suivant la chronologie des événements, il utilise les plans larges ou rapprochés, enchaîne les scènes d'action et les arrêts sur image, les dialogues et les réflexions personnelles qui nous interpellent. Ce qui frappe dans les pages qui suivent, c'est l'extrême pudeur du propos. Il n'y a rien de larmoyant, pas de sensiblerie, mais de l'émotion, de la tristesse, de la honte, de l'effroi, du désespoir, de la haine, de la liesse enfin. Et puis de l'ennui, encore et toujours, qui rend l'éloignement et la privation des proches insupportable, invivable. Des sentiments qui vous marquent un homme à vie ! Mais il n'y a pas que cela ! La faim et la soif sont quotidiennes, surtout au début de la captivité et les souffrances sont telles que certains en perdent la raison. Loin de tout, privé de nouvelles, exploité par les vainqueurs, le prisonnier français tente de faire face. C'est le temps des combines et du troc... On résiste comme on peut, on essaie de relever la tête. En ces moments où le moral est au plus bas, la présence des amis de misère est essentielle, on s'abandonne à rêver à des jours meilleurs en fumant cigarette sur cigarette, on tue le temps grâce à d'interminables parties de belote... Les quelques nouvelles qui parviennent du front abattent nos pauvres prisonniers dès que l'armée allemande est victorieuse mais elles les

galvanisent dès que les Nazis connaissent leurs premiers revers.

Bien qu'il ne passe pratiquement rien pendant les nombreux mois de sa captivité, Paul sait garder à son récit tout son attrait. Il relate en détail les menus événements de sa vie quotidienne, l'affection que lui et ses camarades éprouvent pour Karl, leur gardien. A petites touches, il raconte l'avancée inexorable de l'armée rouge, l'inquiétude grandissante des civils allemands, bientôt aux abois, la joie secrète des prisonniers qui sentent confusément que les temps vont changer, qui s'exaspèrent souvent des retards et de la lenteur de leur libération.

En janvier 1945, les Allemands obligent les prisonniers à fuir précipitamment devant les troupes soviétiques. L'étau se referme : à l'Est les Russes, à l'Ouest les Américains. Les Allemands ont vite compris que leur salut se trouve à l'Ouest car les exactions commises par les troupes allemandes en territoire soviétique ont rendu les Russes ivres de vengeance. Les populations allemandes sont terrifiées et la confusion est à son comble pour les prisonniers qui ne savent plus s'ils sont libres ou prisonniers de leurs libérateurs. Débute alors un autre long et pénible voyage pour notre ami, celui du retour au pays. Après avoir traversé la Pologne, l'Ukraine en direction du sud et la Russie blanche (l'actuel Bélarus) où il explique sobrement dans ses notes avoir « perdu quelques kilos de graisse », Paul revient en France via l'Allemagne et Berlin, la Hollande et la Belgique. Epuisé mais heureux, Paul arrive à Niort en juillet 1945. La délivrance est là toute proche... Mais le sort s'acharne une dernière fois ...

-----

Paul nous a quittés il y a tout juste quelques semaines dans sa quatre-vingt treizième année ce qui démontre chez lui une formidable vitalité que des années de mauvais traitements et de privations n'ont su entamer. Son témoignage, emprunt d'humanité et de sincérité, est celui d'un homme simple et modeste que la vie ne prédisposait pourtant pas à vivre ces événements dramatiques. Il n'en a que plus de force. Quand tout va mal, le courage, l'amour des siens et de son pays sont bien souvent les seules armes dont on dispose pour survivre. Telle est la magnifique leçon que l'on peut retenir de cette histoire.

Paul est retourné, en homme libre, quelques décennies plus tard sur les lieux de sa captivité. Il a reconnu l'endroit où avaient travaillé les hommes de son kommando, les arbres que lui et ses camarades avaient plantés à l'époque. Il est aisé d'imaginer l'émotion qui l'a saisi à ce moment là. Dans sa grande modestie, il n'avait évoqué ses souvenirs que pour sa famille. C'est grâce à elle, à Ginette et Gérard notamment, ses enfants, que nous pouvons vous les livrer. Ginette et Gérard nous ont également prêté gracieusement quelques photos qui, dans le contexte de cet ouvrage, constituent de vrais documents historiques. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés. Notre seul regret sera que Paul n'ait pu tenir entre ses mains ce document que nous aurions tant aimé lui remettre.

Nous avons reproduit le plus fidèlement possible le texte de Paul ROUSSEAU. Les seules modifications que nous nous sommes autorisées touchent quelques formules de style et l'emploi du présent qui rend la lecture plus simple et plus vivante. Puisse ce texte enfin participer à exhausser le vœu de son auteur : celui de s'unir pour ne plus faire la guerre !

Bonne lecture à tous.

**Michel HUSSON**

Le véhicule, auquel j'avais attelé la jument blanche, cahotait sur la route d'Ardin ; les bidons de lait tintaient les uns contre les autres. Je lisais « *Le Petit Parisien* » en somnolant. En cet été 1938, le Président du Conseil, Monsieur DALADIER et son collègue anglais, CHAMBERLAIN, venaient de vendre la Tchécoslovaquie à HITLER, avec le pays des Sudètes<sup>1</sup> et la Moravie<sup>2</sup>. Nous avions, nous Français, encore un an de répit avant la grande moisson qui allait nous faucher à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1939. Quelle infamie cette signature à Munich ! Laisser dévorer un pays, la Pologne, dont nos pères, après la guerre de 1914-1918, avaient eu tant de peine à tracer et garantir les frontières.

« *Le Petit Parisien* » relatait les faits en titrant : « *La Paix enfin sauvée.* » En 1935, j'avais fait mon régiment au 9<sup>ème</sup> B.O.A<sup>3</sup> à Poitiers. Un an de service actif. A la veille de ma libération, on nous annonça qu'on nous gardait trois mois de plus. Le Führer venait de réoccuper par la force la Rhénanie. Anglais et Français avaient capitulé pour la première fois à ce moment là. L'Autriche avait été envahie peu de temps après par les troupes allemandes. Le III<sup>ème</sup> Reich s'agrandissait.

Le Führer, dans ses discours aux Allemands, répétait qu'il n'y avait « plus de beurre, mais des canons pour supprimer le Traité de Versailles qui nous étouffe. » C'est ainsi que le mois d'août 1939 arriva. Les jeunes gens, avec un fascicule spécial, étaient rappelés. Tout le mois d'août se passa dans l'angoisse et l'attente. En France, le Front Populaire avait voté les quarante heures de travail hebdomadaire et les congés payés. Pour la première fois, le monde ouvrier prenait des vacances. La mer, la montagne, les grèves... Notre journal ne faisait guère que relater des faits divers ; on travaillait peu, on pensait aux plaisirs pendant que de l'autre côté du Rhin se forgeait l'armée la plus puissante du monde, armée qui allait bientôt envahir l'Europe et une partie de l'Afrique.

C'est à l'appel de notre amie la Pologne que la mobilisation fut décidée et la guerre déclarée par l'Angleterre et la France le 1<sup>er</sup> septembre 1939. « *Mourir pour Dantzig* » disait « *Le Petit Parisien* ». Les chars allemands étaient entrés en Pologne et filaient à toute vitesse vers Varsovie. La campagne de Pologne dura trente jours. Le Führer avait bien pris soin de signer un pacte avec STALINE ce qui allait permettre aux deux compères de se partager ce malheureux pays.

La Pologne fut rayée de la carte du monde et HITLER installa à Varsovie un Gouvernement général dont le but était ni plus ni moins que la destruction de tous les peuples de race slave, juive et tzigane. Voilà en gros l'histoire de ces temps...

---

<sup>1</sup> Sudètes : Massif montagneux formant la bordure nord est de la République tchèque

<sup>2</sup> Moravie : Partie orientale de la République tchèque

<sup>3</sup> B.O.A : Bataillon des ouvriers d'artillerie

## I

1<sup>er</sup> septembre 1939

Je reçois l'ordre de me rendre à Ste Pezenne. Je viens d'être mobilisé. Pendant mon régiment à Poitiers, j'avais fait un stage au champ de tir de Biard où l'on m'avait donné les galons de premier conducteur de chevaux sur fourgon et de spécialiste en cavalerie ce qui me permettait de sauter à cheval les tranchées et fossés du champ de manœuvre de Biard. Après avoir reçu la tenue kaki et le barda complet avec le masque à gaz, je prends livraison, à la caserne Du Guesclin à Niort, de mon fourgon et de ses deux chevaux. Je vais passer huit jours en cantonnement à Ste Pezenne et aux environs du 10 septembre 1939 la 3<sup>ème</sup> pièce du 9<sup>ème</sup> bataillon d'ouvriers d'artillerie (9<sup>ème</sup> B.O.A) est invitée à embarquer – hommes, fourgons, chevaux – à la gare de Niort. En descendant la rue Alsace-Lorraine, pleine de badauds, mes deux chevaux, prenant peur, s'emballent mais je parviens à les mener en bas de la Brèche sans trop de casse avec quelques courroies coupées seulement. L'embarquement va prendre toute la soirée. Personne ne connaît notre destination si ce n'est sous sa dénomination du secteur postal de « zone des armées. »

Après deux jours de voyage, nous arrivons à Reithel où l'on décharge le matériel avant de rejoindre la forêt de Signy l'Abbaye (cela fait trente kilomètres par la route). Nous prenons notre cantonnement à la ferme du Fourrigault. Les artificiers du 9<sup>ème</sup> B.O.A ont installé dans la forêt des tas d'obus de tous calibres, grenades, caisses de balles etc. Nous, avec nos chevaux et fourgons, nous devons ravitailler les pièces d'artillerie et nous sommes classés « parcs divisionnaires ». A noter que les canons sont tractés par des chevaux. Le secteur est sans histoire et il n'y a pas de civils évacués. On se bat sur la Lauter, petite rivière de la frontière allemande, par groupes de reconnaissance interposés et à l'arme légère. La ligne Maginot est bondée de munitions et attend l'arrivée éventuelle du « Boche ». Nous, au sud de Sedan, nous gardons des invasions allemandes le défilé séculaire. Installé dans la ferme du Fourrigault, je passe mon temps à soigner mes chevaux, à rouler dans la forêt, à changer de place des tas de fusées et d'obus. La garde de la forêt est assurée par des militaires qu'on appelle les pionniers. L'hiver ardennais se passera ainsi. Rien ne manque : nourriture, bon vin, Ricard... Et la neige aussi. Je n'avais jamais vu autant de neige ! Le rude climat continental n'a rien à voir avec la douceur du climat océanique ! Le mois d'avril arrive avec le dégel. La neige disparaît. Les civils commencent leurs plantations de pommes de terre. Nous avons oublié que c'est la guerre ! Les journaux nous apprennent l'épisode de Narvick où un corps expéditionnaire français vient de débarquer dans le nord de la Norvège. C'est là que les Allemands installaient des bases de sous-marins qui, plus tard, feraient tant de mal aux convois américains ravitaillant les Russes par Mourmansk et le Cap Nord...

Dans les Ardennes, c'est la belle vie ! Le 1<sup>er</sup> mai arrive. Auparavant, au cours de l'hiver, j'ai pu me rendre deux fois en permission à Béceleuf. A chaque fois je retourne à la guerre comme on part en vacances. Mais le 10 mai 1940, la radio française et Radio Stuttgart, dont le speaker n'est autre que le traître français FERDONNET né à Niort, nous invitent à nous rendre. L'armée allemande, mécanisée à outrance, vient de passer la Meuse à Sedan ; les soldats allemands foncent à travers les Ardennes sans rencontrer de résistance sérieuse.

Le 11 mai, nos deux officiers, avec les automobiles disponibles, laissant la garde du

Fourrigault aux pionniers en armes, assurent notre protection. Nous devons, c'est ce que l'on nous dit, rejoindre Dinan en Belgique pour décharger un train de munitions. S'agissait-il d'une trahison de la Cinquième colonne ? ... Il est impossible de monter en Belgique à cause des routes encombrées de réfugiés, de soldats, de chars, de charrettes, de bicyclettes et autres motos. Un flot humain incroyable erre ici et là. De temps en temps, les « *Stukas* » ou les « *Messerschmitt* » en piqué mitraillent les routes en enfilade. Je vois là des scènes atroces.

Après avoir rejoint Moncornet, nous allons tourner en rond pendant huit jours. Les avions à croix noire nous survolent du lever au coucher du soleil. On sut plus tard qu'au cours de cette journée du 10, toute notre petite flotte aérienne avait été détruite au sol par les *Stukas*. Dans la fourgonnette n° 202 où je me trouve avec un camarade, nous roulons sur les routes de l'Aisne. Nous passons à La Chapelle-Bohain. Les villes flambent ; des milliers de soldats en déroute descendent de Belgique sans commandement et sans but. À côté du chauffeur de la voiture a pris place le lieutenant BOURGEOIS. Il tient un revolver dans son poing. Nous tournons en rond, sans ordre. Cela va durer une semaine comme je l'ai dit plus haut. Il nous semble que nous roulons en direction de la mer. Pendant une de nos haltes, on nous parle de Dunkerque...

Nous passons une nuit dans un petit village où nous pouvons dormir sous un hangar. Au matin, nous trouvons cinq ou six bidons de lait que nous portons sur la route, au risque de nous faire écraser. Avec mon quart nous distribuons du lait aux civils, aux femmes et enfants qui fuient. Nous ne pouvons pas rassasier tout le monde. Quand nous leur demandons où ils vont, ils nous répondent évasivement, la Bretagne, l'Anjou... Les Boches envahissent la Belgique...

Au matin du 19 mai, nous sommes couchés dans une cour de ferme, peu avant Cambrai. Nous avons fait un mur de bottes de paille côté plaine, et côté route nous avons installé une barrière en tôle pour nous protéger. A travers les bottes de paille, que voyons-nous soudain ? Les chars allemands avec la célèbre croix noire tréflée, tourelle ouverte, avec, dépassant, la gueule d'un fusil mitrailleur qui semble nous chercher et les conducteurs des chars qui pointent leurs canons sur le village. Nos officiers reforment le convoi des voitures. Un camion de pionniers en armes est intercalé toutes les quatre ou cinq fourgonnettes. Il est dix heures du matin. Nous roulons, cahotés sur une petite route. Je suis allongé à l'arrière quand la voiture freine brusquement. Un coup de feu, et au même instant une rafale de mitrailleuse traverse la bâche. Je me retrouve sur la route à côté d'un camarade inerte, gémissant. Un soldat se relève devant moi ; sa capote est souillée de sang. Il va mourir là.

Les Boches sortent de partout, l'arme au poing, colliers de balles autour cou. « Mains en l'air, ôtez vos casques, en colonne par deux ! » Voilà les seules paroles qu'ils nous adressent en français. Toujours les mains en l'air, alignés devant le mur d'une ferme, nous attendons jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Un motocycliste allemand apporte un pli à nos farouches gardiens qui nous donnent enfin l'ordre de mettre nos bras le long du corps. Nous sommes le 19 mai 1940 et prisonniers de guerre du grand Reich.



## II

Ce qui s'est passé a été tellement rapide ! Je vais essayer de vous le raconter. Dans le convoi, les vingt pionniers français installés en armes dans le camion à ridelles ont vu sortir sur la route deux Allemands, revolver au poing, tirant dans les pneus de notre véhicule. Ils ont riposté mais les Allemands étaient en réalité plusieurs centaines. Ils nous ont stoppés sans difficulté par une rafale de mitrailleuse qui a fait un mort dans la 202. Nous étions bons à passer par les armes. C'est la raison pour laquelle on nous a fait aligner devant le mur de la ferme sous la menace des Boches, le doigt sur la gâchette. Nous avons la vie sauve mais c'est pour nous le commencement de grandes souffrances et d'une misère sans nom. Comment des hommes vont-ils pouvoir résister alors qu'on voit les chevaux mourir de soif et de faim ?

Nous sommes maintenant plusieurs centaines, couchés dans une cour de ferme aux portes de Cambrai, gardés par des mitrailleuses à feux croisés ; nous sommes assoiffés et affamés. Nous attendons les ordres de nos gardiens durant toute la nuit. Le jour se lève sur le 20 mai 1940 et c'est le départ, en colonne par deux sur des routes pleines de soldats allemands et de matériel motorisé de toutes sortes. Au croisement des routes, on découvre des vestiges de combats, des soldats français tués la veille, tout noirs, recroquevillés au pied d'une mitrailleuse et d'un tas de douilles vides. Nous rejoignons plus tard Bohain<sup>1</sup>, dans la nuit. Sur une butte, le clair de lune... D'autres gars nous ont rejoints, nous sommes maintenant plusieurs milliers. On nous ordonne de nous coucher. Avec mes camarades, nous nous mettons par groupe, en hérisson, c'est à dire couchés, serrés les uns contre les autres, le ventre et le dos couverts de papier journal ou de capotes pour se protéger du froid lorsque tout à coup des rafales de mitrailleuses, des balles qui sifflent à cinquante centimètres au dessus de nos têtes nous interdisent même de nous mettre à genoux. Crispé par la peur, un camarade pleure à quelques mètres de moi. Il est tout jeune mobilisé et appelle sa mère. La nuit s'écoule sans que nous comprenions ce qui se passe. La colonne se reforme au petit matin, une colonne de plusieurs kilomètres avec une sentinelle en arme tous les dix hommes. Nous passons à La Capelle, à Trélon, Chimay, la Meuse à Givet<sup>2</sup> sur un pont de planches ; la ville flambe. L'odeur de roussi des débris de toutes sortes et l'odeur des cadavres me poursuivra jusqu'au mois de septembre 1940.

Nous entrons en Belgique et marchons en direction de Dinan. Je suis harassé, je ne peux plus marcher. Un soldat boche me menace de sa baïonnette. Je ne peux plus me relever du talus où je suis couché. Au bout de quelques minutes, un soldat ennemi me donne un verre de café ersatz. Enfin, je parviens à réintégrer la colonne des prisonniers. On arrive à Beauraing, commune de Mesnil-l'Église en Belgique. On nous parque dans une immense prairie. Nous sommes vingt cinq mille à raser herbe, pissenlits, racines, bref tout ce qui se peut se manger. C'est incroyable.

Le lendemain, les Boches nous amènent une barrique d'eau. Je ferai la queue pendant deux jours pour récupérer un quart de litre d'eau. Quand je me lève, tout scintille, tout tourne. Nous sommes le 29 ou 30 mai 1940. Je ne me suis pas rasé depuis quinze jours, j'ai les lèvres enflées, le calvaire dure toujours. Le sol tremble là-bas, du côté de Bruxelles et de Charleroi. Le canon tonne. On se bat. La Belgique n'a pas encore capitulé.

---

<sup>1</sup> Bohain : Petite ville du département de l'Aisne

<sup>2</sup> Givet : Ville des Ardennes proche de la frontière belge

Le 2 juin, nous repartons, toujours en colonne, appuyés sur des bâtons. On nous dirige vers la gare où nous embarquons. Quatre vingts hommes par wagon à bestiaux que l'on verrouille à double tour. Nous ne pouvons pas bouger. Nous roulons pendant des heures dans les forêts du Grand-Duché. Vers minuit, nous sommes arrêtés en gare de Luxembourg ; un train de munitions allemand s'immobilise sur la voie en face. Grâce à Dieu, les avions de la R.A.F<sup>1</sup> ne l'ont pas repéré, sinon ça aurait été pour nous une mort certaine. Le 4 juin 1940, nous arrivons à Trèves. Nous sommes chaque jour un peu plus faibles. Chez nous, Dunkerque capitule. Les gosses allemands nous menacent de leurs mitrailleuses jouets pendant que les traînards sont frappés à coup de crosse. Nous montons à la citadelle de Trèves qui domine la vallée de la Moselle. Les poux, les punaises nous dévorent ; nous sommes pitoyables. J'ai passé dix neuf jours sans aller aux W.C faute de n'avoir rien à digérer. A Trèves, on nous donne enfin du fromage, un pour quatre. C'est tout de même mieux que rien. Mais la soif nous étreint. Nous avons souffert de la soif à en perdre la raison. J'ai vu des soldats français échapper aux sentinelles pour se jeter dans des mares pleines de purin, boire, puis se tordre de douleur. J'ai vu la dysenterie, des souffrances de toutes sortes, la pauvreté, la privation et le désespoir. Pourquoi vivre encore ? Heureux nos camarades auxquels une balle a épargné ces souffrances !

Je me souviens qu'avant de poursuivre notre voyage vers la captivité, nous avons rencontré le Général GIRAUD, lui-même prisonnier. Au cours d'une petite conférence, en plein soleil, il nous avait dit : « Mes enfants, votre captivité sera dure mais de courte durée. » Voulait-il nous rassurer ? Pour ce qui me concerne, dès que je fus installé dans ma nouvelle vie de prisonnier en septembre 1940, je connus une captivité physiquement assez douce, mais moralement très éprouvante car très longue. Je ne devais revoir ma femme et mes deux enfants que le 24 juillet 1945.

Mais revenons sur les bords de la Moselle à Trèves. Nous restons deux jours dans la citadelle qui domine la ville avant d'embarquer à nouveau dans des wagons à bestiaux plombés prévus pour huit chevaux (nous étions toujours quatre vingts par wagon). Les portes sont verrouillées ; nous urinons et faisons nos besoins à même le plancher ; il nous est impossible de nous allonger ; nous sommes recroquevillés entre les jambes des uns et des autres. L'air est irrespirable. J'ai soif ; je vois des copains délirer. Nous roulons ainsi pendant deux jours, puis nous arrivons à Fürstenberg sur l'Oder<sup>2</sup> (stalag III B) dans un camp de baraques en bois recouvertes de papier goudronné. Ce qui nous surprend beaucoup dans ce camp, ce sont les lits superposés fabriqués avec de l'isorel, matériau pratiquement inconnu en France. Toujours en colonnes, nous traversons le camp ; la poussière est suffocante ; nous étouffons. Au bout du camp, une forêt de sapins centenaires. Les sentinelles nous font coucher à l'ombre, par groupe de dix, et nous obligent à chanter. Ce que nous ressentons est indescriptible. Puis on nous fait entrer dans nos baraquements. Enfin, des douches ; nous mettons nos effets en paquets et nous voici complètement nus. On nous distribue du savon et des coups de schlague pour ceux qui ne vont pas assez vite. Les Boches font brûler nos haillons dans des fours de désinfection pour détruire les poux, les punaises et toute la vermine qui nous dévore depuis des jours. Nous sommes aux environs du 20 juin 1940. On nous distribue à présent des patates à l'eau cuites avec des os, deux minuscules tartines de pain et une noix de margarine. Chaque jour, des trains entiers de prisonniers se déversent au stalag III B.

<sup>1</sup> R.A.F : la Royal Air Force était l'armée de l'air britannique

<sup>2</sup> Fürstenberg sur l'Oder était un stalag situé au sud de Francfort sur l'Oder

Après quelques jours passés à Fürstenberg, je suis embarqué dans un convoi de mille hommes pour être dirigé sur Küstrin afin de préparer un nouveau stalag. Des camions allemands nous mènent à Küstrin Neustade au bord de la Warthe<sup>1</sup>, un affluent de l'Oder (à quatre vingts kilomètres environ du stalag III B). Les lieux sont déjà occupés par neuf cents Polonais. Ils sont délogés et nous prenons place dans les trois tentes qu'ils occupaient. Une tente pour trois cents hommes ! Nous sommes couchés sur de la paille. Il n'y a qu'un seul robinet pour l'eau, un seul robinet pour mille hommes... Voici mon nouveau stalag. Je reçois une petite plaque de tôle sur laquelle est inscrit mon numéro matricule : 24 387. Nous faisons partie des premiers prisonniers de l'armée du Nord du Général GAMELIN, celle qui a été submergée par l'invasion allemande. GAMELIN, après la débâcle, sera dépossédé de son commandement et remplacé par le Général WEYGAND revenu d'Afrique pour combattre les Allemands qui ont déjà atteint les bords de la Loire. L'armée allemande atteint la frontière espagnole aux environs du 15 juin. Le gouvernement de Paul REYNAUD, replié sur Bordeaux, démissionne. PÉTAIN alors ambassadeur à Madrid est appelé. Il signe la paix à Rethondes le 21 juin, dans le wagon même où avait été signée la capitulation de l'Allemagne le 11 novembre 1918. Le 18 juin, le Général DE GAULLE lance un appel aux Français et Maurice THOREZ se replie à Moscou. Tous ces faits que je relate, je les ai entendus à la radio dans mon stalag à Küstrin<sup>2</sup>.



<sup>1</sup> Warthe : fleuve de Pologne qui passe notamment dans la ville de Poznan

<sup>2</sup> Le camp de Küstrin était situé en Poméranie sur l'actuel territoire de la Pologne.



### III

Une grande affiche apposée à l'entrée du camp nous apprend que nos alliés, les Anglais, ont coulé nos trois plus beaux bâtiments de guerre devant Mers El Kébir<sup>1</sup>. Douze cents français sont tués... appel au calme... On nous demande de coopérer avec l'Allemagne, que la France doit se soumettre aux vainqueurs, que les femmes françaises doivent avoir des enfants des soldats allemands, de race pure et supérieure, qu'on sera bientôt libérés, que la perfide Angleterre sera envahie et qu'on rejoindra bientôt nos foyers. La France et l'Allemagne travailleront ensemble pour construire la Nouvelle Europe, la « *Neue Europa* » comme ils disent en allemand. On nous trompe. Jamais un soldat boche ne mit le pied en Angleterre, sauf comme prisonnier de guerre.

Le 14 juin, je tiens à peine debout. Je me promène avec une pelle pour aplanir le sable des marais de Küstrin comme une vingtaine de mes camarades. Une sentinelle me garde. A la moindre faiblesse, elle me menace du poing et du revolver. Dès qu'elle a le dos tourné, je me couche. Nous travaillons sans relâche pour construire, sous la menace des sentinelles en armes, des baraques qui abriteront entre autres les soldats français de l'armée de l'est faits prisonniers à Nancy. Les Français arriveront ici tout au long de l'été 1940 et les tentes laisseront la place peu à peu aux baraques.

Un jour, une équipe de dix hommes est désignée pour creuser des puits artésiens. J'en fais partie. L'eau est à deux ou trois mètres de profondeur. Pour être sûrs d'atteindre la nappe d'eau, nous laissons tomber une carotte dans le tube de fer qui descend dans le sable. En remontant la carotte pleine de sable ou de petits cailloux mêlés à la terre argileuse humide, nous savons si la nappe d'eau est proche ou pas. Il suffit, quand la poche d'eau est atteinte, de visser sur le tube une pompe à bras pour que l'eau monte. Nous arrivons à creuser deux ou trois puits par jour. A la fin du mois de juillet, une vingtaine de robinets sont installés, actionnés par des pompes. Nous pouvons enfin manger ou plutôt boire de la soupe mais une seule fois par jour avec des pommes de terre bouillies et à peine cent grammes de pain. En colonne par deux, nous nous dirigeons lamentablement pour la distribution de notre maigre pitance (nos vestes et capotes arborent maintenant les funestes lettres KG (Kriegsgefangener - prisonnier de guerre - peintes en noir.) La première compagnie commence à 11 heures du matin ; nous sommes tous en rang ; les sentinelles nous comptent et, arrivées au bout de la file, elles recommencent inlassablement. Je suis debout de 11 heures à 3 heures de l'après-midi. Je passe à la soupe avec la dernière compagnie. Cela dure une demi-heure puis je reprends ma pelle pour aplanir le sol. Cela n'en finit pas. Nous ne pouvons pas faire la moindre pause sans que la sentinelle nous menace. Et cela pendant sept heures... Nous vacillons, nous tombons. Certains sont transportés à l'infirmerie située au bout du camp.

Compatissants, des civils allemands nous donnent quelques cigarettes que nous partageons entre tous les membres de l'équipe. Ainsi, tout le monde peut fumer un peu. Le tabac calme notre faim. Mais je suis resté tout de même une trentaine de jours sans manger une croûte de pain. Certains rôdent autour des cuisines allemandes pour visiter les poubelles.

---

<sup>1</sup> Le 3 juillet 1940, les Britanniques de la Royal Navy bombardent une escadre française dans le port de Mers El Kébir près d'Oran parce qu'elle a refusé de se joindre à eux pour poursuivre la lutte armée contre l'Allemagne.

La mauvaise alimentation et les conditions d'hygiène nous rendent malades. Mal rasés, amaigris, atteints par la dysenterie, certains sont mal en point ; on les voit se précipiter vers les latrines. Le semblant d'infirmerie installé sous une tente ne nous soulage guère. Pour exciter notre convoitise, les soldats allemands qui sont de service dans le camp laissent tomber négligemment des cigarettes à moitié consommées. Des prisonniers passent leur temps à « chasser » les mégots. Nous souffrons de la chaleur, il n'y a plus aucun civisme. Nous avons perdu le sens de la vie ; les « bouteillons » (les rumeurs ou les bobards) vont bon train ; tout se colporte, le vrai comme le faux ; le marché noir s'installe. On vend un paquet de cigarettes pour un bout de pain, mais nous résistons toujours avec autant d'opiniâtreté au travail. Non, les prisonniers que nous sommes ne travailleront pas pour la grandeur du Reich ! Les sentinelles doivent souvent nous menacer pour nous faire comprendre d'une voix gutturale ce que travailler veut dire « Arbeit, Arbeit, Los, Los Arbeit ! (Au travail, allez, allez !)

Aux environs du 15 août, en pleine nuit, nous entendons des avions qui nous survolent, puis des sifflements bizarres, des « ploufs » qui nous font sursauter. Au petit matin, à quelques mètres de notre tente, nous découvrons trois gros cigares de fer plantés dans le sable. Trois bombes ! Et aucune n'a éclaté ! Il faut savoir que le camp de prisonniers du stalag III C où je me trouve présentement est entouré d'une double rangée de barbelés éclairée toute la nuit, aussi je n'ai jamais su pourquoi les Anglais avaient voulu bombarder ce camp. Une fois encore, j'avais eu de la chance.

Le mois de septembre arrive. La fraîcheur du matin nous fait craindre l'approche de l'hiver. Le stalag III C est archi-plein. Le travail s'organise, l'administration française aussi. Nous sommes déjà passés deux fois à la désinfection car nous étions pleins de poux. J'ai l'impression que je ne pourrai survivre dans de telles conditions.

A la mi-septembre, un garde forestier allemand en tenue avec une grande plume fixée à son chapeau et parlant un français impeccable arrive au camp. Il circule parmi les différents groupes, puis demande, pour son entreprise, dix huit hommes décidés à travailler et à bien se conduire. Il nous propose de venir travailler chez lui dans un kommando de forêt. Il promet que nous serons bien traités et bien nourris. Nous aurons droit au régime des travailleurs de force avec pommes de terre et bois de chauffage à volonté. Après un bref conciliabule, dix sept camarades et moi-même nous portons volontaires. En cette fin d'été, nous sommes squelettiques et affaiblis. Nous ne pouvons attendre l'hiver dans cette situation et puis rien ne peut être pire que ce que nous sommes en train de vivre. La faim a eu raison de nous.

Avec un moral au plus bas, nous quittons le stalag fin septembre. Nous embarquons dans deux remorques attelées à un tracteur qui attend à l'entrée du camp. Resserrant notre éternelle capote sur nos corps maigres, nous nous installons derrière les ridelles tandis qu'une sentinelle armée assise près du tracteur nous surveille tous en même temps d'un seul regard. Nous empruntons les rues de Küstrin où il y a une fête avec des manèges et des stands. Toute une population de femmes et d'enfants nous regardent passer comme des bêtes curieuses venues d'on ne sait où. Nous roulons pendant une cinquantaine de kilomètres dans les forêts de Poméranie. Nous quittons la route Napoléon (quinze kilomètres au nord d'une petite ville qui s'appelle Landsberg<sup>1</sup>). Après cinq kilomètres de secousses, nous arrivons devant une baraque en planches enduite de goudron. Nous sommes à Roobrück (aujourd'hui Santokno.) La cheminée est « ornée » d'une sinistre croix gammée, cet emblème nazi que nous connaissons trop bien.

<sup>1</sup> La ville de Landsberg s'appelle aujourd'hui Gorzow Wielkopolski.

1<sup>er</sup> octobre 1940

A peine débarqués, nous entrons dans une grande salle meublée de tables en sapin et de bancs. Dans le milieu de la salle, un gros poêle en briques, et, au fond, une dizaine de lits superposés et alignés. Nous devons préparer nos paillasses avec quelques bottes de paille qu'on nous donne. En face de la grande salle, il y a une cuisine de quatre mètres sur quatre avec une fenêtre donnant sur la route distante d'une vingtaine de mètres. Devant la fenêtre, une petite table pour deux. La cuisine proprement dite est composée de deux fourneaux en briques recouverts d'une tôle en fonte et d'une grande marmite de cent litres environ pour faire cuire nos légumes. Une armoire rudimentaire en planches brutes servira à entreposer le ravitaillement et quelques gamelles... A côté de l'armoire, il y a une porte toujours fermée à clé. C'est la chambre de notre garde. Je ne serais pas complet si je ne vous disais qu'il y a vingt cinq ou trente rangées de barbelés entourant une cour de cent cinquante mètres carrés attenante à notre baraque sur le côté ouest. Dans la cour également, une pompe à bras pour l'eau potable et au fond, des W.C. On accède à l'entrée de la baraque par un portail hérissé de barbelés sur une hauteur de quatre mètres. C'est comme cela dans tous les camps que j'ai vus. Bien sûr, le portail est cadenassé. La clé est gardée par la sentinelle qui ouvre le portail le matin et le referme le soir après le travail. C'est toujours la captivité ! Perdus dans cette forêt, nous entendons les cerfs bramer pendant la nuit. Au petit matin, des troupeaux de biches viennent renifler notre présence tout près des barbelés. Voilà quel va être mon univers puisque j'ai été nommé cuisinier de la baraque par mes camarades et que les Allemands m'ont confié la responsabilité du ravitaillement de mes dix sept compagnons. Je vais vivre ici du 1<sup>er</sup> octobre 1940 au 25 janvier 1945 en qualité de cuisinier, et je crois que c'est grâce à cela que j'ai pu survivre. Après avoir tant espéré notre retour en France, nous déchantons. Mais l'Angleterre tient toujours en échec l'armée allemande et nous sommes sûrs que le monstre nazi n'aura pas raison des Anglais.

Novembre 1940

Il neige, il neige sans fin. Mes camarades, encadrés par deux civils, vont en forêt pour couper les sapins à la scie ou à la hache. Il y a trente centimètres de neige ; on enfonce dans les sentiers. Mes amis, mal chaussés, les pieds entourés de sacs dans leurs sabots percés cherchent à se réchauffer comme ils peuvent en travaillant. Les cigarettes sont pour nous un grand réconfort.

Décembre 1940

L'hiver est neigeux et froid. Mes camarades toujours aussi mal chaussés, pataugent dans la neige de huit heures du matin à cinq heures du soir pour abattre des sapins, lever l'écorce et faire du bois pour nous chauffer. Ils font même du bois pour confectionner des poteaux électriques et téléphoniques. Quant à moi, je suis au chaud dans ma baraque. Un copain, André GARRIGUE, vient me chercher chaque midi. Je remplis mon bidon de vingt litres de soupe chaude que j'installe sur une simple brouette et nous voilà partis par les sentiers de la forêt. Nous enfonçons jusqu'à mi-jambe pour rejoindre nos compagnons distants de un à quatre kilomètres selon le numéro de la parcelle sur laquelle ils travaillent. Parcelles numéro 44, 48, 65...Je me souviens tout particulièrement de la parcelle 68 distante de quatre kilomètres. Il faut près d'une heure de marche pour l'atteindre. Nos camarades, sous la surveillance des deux contremaîtres civils ont allumé un grand feu de sapins sur le sol. Je sers la soupe à volonté dans nos

gamelles de soldats et je retourne à la baraque. Mes compagnons mangent debout, le dos au feu. Des troupeaux de biches ou de cerfs fuient devant moi. Je vais dîner seul devant mes fourneaux avant de préparer le repas du soir car mes camarades seront de retour à la baraque vers cinq heures et demie. Nous commençons à prendre un peu de couleurs et notre extrême maigreur s'atténue. Nous descendons au village chercher le ravitaillement pour la semaine : du pain, de la margarine, de la confiture de betteraves rouges, du sucre, des nouilles et du café, mais ce n'est que de l'ersatz, de l'orge grillée. J'ai creusé un silo dans le sable dans lequel je mets à l'abri mes pommes de terre, choux, carottes et rutabagas. Nous ne souffrons pas de la faim mais nous devons travailler, toujours travailler... Il n'y a pas de pain à manger en Allemagne pour celui qui ne travaille pas. Au bout de quelque temps, les relations avec nos « surveillants » s'améliorent mais nous devons vivre dans le respect du Reich, travailler pour sa grandeur.

Voilà que je suis victime d'une poussée de furoncles aux cuisses et aux jambes. Notre garde, un Berlinois parlant un peu français, m'emmène à travers bois au village pour me faire soigner par une vieille grand-mère qui, après force prières, signes de croix et chapelets, obtiendra ma guérison dans la semaine qui suit. Le garde qui m'a accompagné chez la vieille femme était coiffeur à Berlin. Il s'appelle MESTRE et parle un peu le français. Je me souviens qu'il me demandait : « Pourquoi Paul, en France, chez vous, pour parler de nous, dire comme ça Boche ? »

Nos contremaîtres allemands et notre patron garde forestier nous encouragent comme ils peuvent dans notre vie de trappeur. Noël arrive. On nous donne en supplément quelques gâteaux et quelques litres de vin de myrtilles. La vie continue tant bien que mal. Les dimanches se passent, occupés par d'interminables parties de belote. Il fait chaud dans la baraque. On se voit à peine dans la fumée de nos cigarettes.

Les lettres et nos premiers colis arrivent. Ils améliorent sensiblement notre ordinaire : cinq kilos par homme et par mois. Des colis de cinq kilos également nous parviennent du camp de prisonniers de guerre de Landsberg auquel nous sommes rattachés. L'Administration de ce gros kommando de quatre cents hommes règle toutes les questions administratives, sanitaires et alimentaires. Il sera notre lien avec la France et la Croix Rouge. Par son intermédiaire nous pourrions toucher des colis de ravitaillement américains ainsi que des colis des familles, tout cela par l'intermédiaire de la Croix Rouge sous contrôle de la Convention de Genève.

Cet hiver 1940-1941 est un hiver très neigeux et très long. Je n'avais jamais rien vu de tel, des paysages complètement recouverts d'un grand manteau blanc. Dans la cour, les camarades ont creusé un chemin pour aller à la pompe. La neige fait de chaque côté comme des murailles de plus d'un mètre de hauteur. Les fenêtres de notre baraque se trouvent au niveau de la neige.

1941. Le printemps se fait sentir un peu plus chaque jour. C'est le dégel ; il y a de l'eau partout. Dans les stalags, la vie s'est organisée. Un journal des prisonniers circule. Il a pour nom « *Le Trait d'Union*. » Il nous donne des nouvelles de nos camarades et de la France mais en allemand ! La censure est passée par là !



## IV

### Mai 1941

J'ai reçu plusieurs lettres de ma chère femme et une photo de mes enfants. La neige a disparu et pour rouler ma soupe j'ai maintenant une bicyclette. Je connais les plus petits sentiers de la forêt. La guerre dure... Seule l'Angleterre résiste à l'armée allemande. Elle seule ne sera jamais envahie. En France, le Maréchal PÉTAIN et son ministre, Pierre LAVAL (il sera fusillé plus tard) organisent la relève et le S.T.O (le service du travail obligatoire en Allemagne pour les jeunes français de vingt ans). La France est coupée en deux. Elle connaît le régime des tickets de rationnement. Aucun signe précurseur de libération. Nous sommes des condamnés innocents. Nous devons travailler pour l'Allemagne ou crever dans les camps de représailles comme celui de Rawa-Ruska<sup>1</sup> où l'on s'acharne à détruire la personnalité des prisonniers. Le moindre motif est prétexte à l'enfermement dans de tels camps : braconnage du gibier, refus du travail, propagande politique, tentative d'évasion, relations avec la femme allemande ...

### Juin 1941

Une nouvelle extraordinaire nous parvient. Nous percevons le bourdonnement des colonnes de chars allemands, de camions, de trains bondés de soldats qui roulent vers l'Est, vers l'Ukraine, les Pays Baltes et Moscou. Le Führer a déclaré la guerre à la Russie. Tous les hommes valides sont mobilisés pour aller sur le front. Les hommes de cinquante ou soixante ans vont partir pour garder les camps de déportés. Puis nous voyons les prisonniers russes arriver par milliers dans de misérables convois sur le territoire du Reich.

Notre travail dans la forêt continue. Nos contremaîtres civils font des projets d'avenir. Allons-nous passer des années en captivité ? Deux camarades viennent pourtant d'être libérés. Ce sont deux anciens combattants de la guerre de 14-18. On délivre les prisonniers du service sanitaire, les mineurs de fond, les conducteurs de train. Mais hélas, rien pour moi ni pour mes camarades. Notre sentinelle en arme et les civils avec leur revolver sont toujours là pour nous surveiller. Même si les Allemands ne sont pas trop durs avec nous, la guerre est toujours là qui nous rend méchants. Nous faisons du sabotage dans les forêts et je me souviens d'un camarade dans une ferme qui a détruit une portée de porcelets alors qu'il était chargé de surveiller la truie. Nous faisons aussi du marché noir. Avec du chocolat, nous pouvons avoir tout ce que nous voulons

### Juillet 1941

En ce début d'été, on nous demande de rejoindre un kommando dans une ferme à vingt kilomètres environ. Nous sommes « distribués » chez les paysans. C'est ainsi que j'arrive chez Clara PREUSSE. Sa famille tient une petite ferme dans le petit village de Cladow avec dix vaches, deux chevaux de labour, de la volaille, la moitié d'un hectare d'asperges, de blé et de pommes de terre. Je vais vivre ici jusqu'au 11 novembre 1941.

---

<sup>1</sup> Rawa-Ruska (aujourd'hui Rava-Russkaja) était surnommé le « camp de la mort lente ». Il

était situé en Galicie, en Ukraine près de la ville de Lwow (aujourd'hui Lviv). Les camps voisins avaient pour nom Treblinka, Chelmno, Belzec, Sobibor et Auschwitz-Birkenau.

Clara a les cheveux longs, couleur jaune cire, une figure ingrate, allongée, taillée à la « PICASSO ». Elle porte une jupe un peu trop longue faite d'un épais tissu gris crasseux qui semble n'avoir jamais été lavé. La jeune femme doit avoir dans les trente ans mais il suffit de la regarder pour être guéri de l'amour jusqu'à la fin de ses jours. Son père est grand, sec et nerveux. Sa mère est petite et ronde, habillée à la mode de 1900. Elle ne porte pas de lunettes et pourtant ses petits yeux de fouine ne voient pas à deux pas. Elle est très sale aussi.

Il faut couper le seigle au cours du mois d'août avec une faucheuse menée par les deux chevaux et conduite par Clara. Son père est assis tout près de l'appareil à faire les javelles. Il tient un grand manche et laisse tomber les gerbes que le prisonnier français doit lier. Il faut suivre le rythme de la machine mais souvent elle arrive sur moi alors que j'ai encore un côté de la gerbe à attacher. J'entends des « los, los » et des « schnell, schnell » à longueur de journée. Les journées sont dures et souvent le mot « con » m'échappe ou alors « sale boche ». Comme je ne veux jamais comprendre, le patron me demande ce que cela veut dire en français mais je fais la sourde oreille et le travail continue.

Le soir, je rejoins mes camarades au kommando. Nous sommes trente ou quarante prisonniers français à venir coucher dans une vieille maison. Les lits superposés sont garnis d'une paillasse et de deux couvertures. A ce propos, je n'ai jamais connu de draps durant tout le temps de ma captivité.

Je me souviens du premier dimanche à la ferme. Il fallait aller enlever le fumier aux animaux ce qui nous prit jusqu'à midi. Le nettoyage des bêtes se faisait une fois par semaine, le dimanche matin. C'était très dur de rouler les brouettes de fumier et de décoller toute cette paille tassée imprégnée de purin. Clara ce jour là vint enfin me chercher vers neuf heures pour manger trois tartines de pain de seigle enduites de saindoux, un bol de café ersatz et un peu de lait écrémé. C'était du lait que le laitier retournait écrémé de la laiterie. A midi, les femmes ont fait cuire un poulet comme ce sera le cas chaque dimanche. Nous voici à table, dans une petite cuisine noire et crasseuse avec quelques chaises encombrées de linge sale et de toutes espèces de vêtements. Le rebord de la fenêtre est chargé de boîtes et de fils de laine, des ciseaux en désordre et quelques couteaux rouillés...

Le maître découpe le poulet. Je prends un morceau dans un saladier. Il y a une sauce faite avec de la moutarde, de l'huile et des herbes de toutes sortes. Pour l'accompagnement, des pommes de terre cuites à la vapeur. Elles sont très bonnes ! Je me sers à volonté. Devant mon morceau de poulet, j'attends du pain. Le patron me dit qu'en Allemagne on ne mange pas de pain à midi, seulement le matin à neuf heures. C'est la première fois que je mange de la viande sans pain ! Les pommes de terre nous donnent soif : le patron va se servir un verre d'eau au robinet. J'ai quant à moi la faveur d'aller boire dans la cour au bidon de petit lait que le laitier vient juste de rapporter. Au dessert, on me sert un genre de pudding. Voici comment se déroule mon premier dimanche dans une famille allemande qui vit en bordure de forêt à quatre vingts kilomètres de Stettin<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La ville de Stettin s'appelle aujourd'hui Szczecin.

Après le travail et le repas, je retrouve mes camarades au village de Cladow pour d'interminables parties de belote, fumant et discutant des nouvelles de la guerre qui, il faut bien le dire, ne sont pas bonnes pour nous. Notre haine des Allemands est de plus en plus forte, à cause de notre captivité, du travail forcé qui nous accable et de tout le reste. La fin du mois de septembre est là. L'arracheuse de pommes de terre fait son œuvre. La grande roue à piques pousse les tubercules à deux ou trois mètres de chaque côté. Le patron rudoie ses deux chevaux qui dressent les oreilles et forcent le pas sur le sillon tandis que Clara, d'un côté, dépose dans son panier tout en marchant les patates apparentes sur le sol. Moi, de l'autre côté, ne pouvant suivre cette cadence infernale, je m'applique à saboter le travail en enfonçant avec mes pieds les pommes de terre ce qui me permet de rester au niveau de Clara et de ne pas entendre les cris et vociférations habituelles : « los, los, Fransoze ! » Pendant ce temps là, des cigognes nous suivent sur le champ. Notre condition de captif n'a rien d'enviable et nous appelons, mes camarades et moi-même, la colère des dieux sur tout ce qui est allemand. Enfin le chariot de patates est plein. Nous rentrons pour le vider à la cave. Après avoir soigné les animaux, nous rentrons pour la soupe. Il fait nuit ; la lune brille là bas, vers l'Est. J'engloutis deux grandes écuelles de soupe d'orge perlée additionnée de lait et de sucre. Le ventre plein, la capote sur les épaules, je rentre au kommando où je retrouve mes camarades et où chacun raconte sa journée. On parle des « bauer », ces paysans qui nous exploitent et des nouvelles de la guerre. Encore une journée passée en captivité !...

Le dimanche matin, à la ferme, il me faut décharger un plein plateau de fanes de pommes de terre et l'étendre sous les animaux pour installer leur litière. C'est un travail éprouvant d'autant que le dimanche suivant, il faudra tout enlever et recommencer.

### Octobre 1941

Il faut labourer. Le patron se charge de ce travail pendant que Clara et moi ramassons dans un panier les pommes de terre oubliées sur le terrain sableux. Le seigle sera semé à la volée par le patron pendant que le pauvre prisonnier français que je suis herse en rond le terrain avec les deux chevaux. J'enfonce dans le sable ; on marche péniblement dans ce sol mou. Je suis éreinté quand je rejoins mes camarades le soir venu. Aujourd'hui, il bruine, l'air froid d'octobre annonce un hiver précoce. Il ne fait pas beau sur les terres. Le chef me fait signe de rentrer dans la grange où sont entreposées toutes les bottes de seigle et de froment. La vanneuse est là ; on la met en marche et me voici poussant les gerbes sur la vanneuse pendant que le patron les dirige vers le batteur qui happe la paille dont Clara fera une meule à gauche de la machine. Nous ne nous voyons pas dans la poussière. Des duvets de chardon volètent en tous sens et nous piquent les yeux. Ce travail est très désagréable et en plus, en tant que prisonniers de guerre nous n'avons aucun confort pour nous nettoyer. Il faut tenir pourtant, essayer de sortir vivant de cette épreuve sans fin.

### Novembre 1941

Le vent froid de la Baltique nous glace sur jusqu'aux os. Clara a constamment la goutte au nez ! La neige commence à tomber le 10 novembre. On nous ramène en charrettes à travers les chemins sableux de la forêt jusqu'à Roobrück où j'ai fait mes débuts de cuisinier.

Cette nuit du 10 au 11 novembre 1941 me restera toujours en mémoire tellement j'ai souffert du froid. La baraque n'a été ni chauffée ni ouverte durant quatre mois. Les planches intérieures sont très humides. Le feu que nous avons allumé dans le poêle favorise la condensation à tel point que l'eau ruisselle sur les pieds de lit. A cinq heures du soir, il fait nuit. Je prépare un peu de soupe pour nous réchauffer. Mais rien n'y fait, ni le poêle qui ronfle, ni la soupe chaude. Nous passons la nuit sur nos paillasses à grelotter.

J'ai quitté sans regret la famille PREUSSE, cette famille de cultivateurs de Cladow, en Poméranie. Je n'y suis jamais retourné. Je n'ai jamais eu de considération ou d'amitié pour ces gens qui m'ont fait trimer comme un forçat et n'hésitaient pas à me rudoyer. C'est tout juste s'ils n'utilisaient pas la schlague pour m'obliger à travailler au cas où j'aurais résisté aux ordres. A ce moment là, le Reich était victorieux, il traitait ses prisonniers comme des esclaves et nous n'avions guère d'espoir d'en sortir un jour.

J'ignore ce que Clara est devenue ainsi que ses parents. Comme tous les Allemands qui se trouvaient à l'est de l'Oder, ils ont tout laissé aux occupants russes et si Dieu l'a voulu, peut-être sont-ils passés en zone américaine. C'est tout le bonheur que je leur souhaite.

Notre travail en forêt continue. Les prisonniers rentrent à midi pour manger la soupe à la baraque. Le samedi matin, un civil, un nommé JORDAN, vient avec son chariot nous apporter du bois pour la cuisine et le chauffage. Mes camarades occupent leur soirée à scier à bonne longueur les bouts de sapin dont je me servirai pour mes fourneaux. C'est aussi le samedi soir que nous descendons au village distant d'un kilomètre pour aller chercher notre ravitaillement avec une brouette.

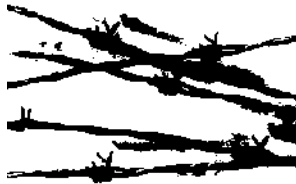
#### Décembre 1941 : Pearl Harbour

La flotte américaine est détruite dans le Pacifique par les avions suicide japonais. ROOSEVELT se décide à déclarer la guerre à tous nos ennemis : le Japon d'abord, mais aussi l'Allemagne et l'Italie. En France, les partisans s'organisent, sabotent la machine militaire nazie. Des morts, des sabotages, des otages, des fusillés, des déportés. Toute l'Ukraine brûle, les villes sont détruites avec les usines, les aérodromes, tout le potentiel russe. Restent sauvées les usines de Sibérie, loin du front et peu opérationnelles en hiver. Nos amis américains ravitaillent les Russes par la mer du Nord, Arkhangelsk et Mourmansk

A Noël 1941, l'armée allemande arrive en vue de Moscou. Ouations, victoires, délire dans le village où nous sommes. L'Angleterre doit faire face aux bombardements et la Russie est bientôt à genoux. La guerre est presque finie. Les Boches pavoisent en Tripolitaine. Le Maréchal ROMMEL est aux prises avec l'armée anglaise. On entend parler de Benghazi, Tobrouk, des victoires de l'Afrika Korps, ce fameux corps expéditionnaire allemand en Afrique. Les Allemands de notre village sont enthousiastes. La victoire est à portée de main. Mais dans notre village de Roobrück, le journal d'HITLER, le « *Volksicher Beobachter* » apporte aussi dans les familles les croix de bois des jeunes tombés en Russie. Les familles continuent néanmoins à saluer le Führer et à louer la grandeur de l'Allemagne. Je me souviens d'une famille de cinq enfants dont un des fils fut tué en France, un autre en Tripolitaine, deux combattirent sur le front russe et la fille fut mobilisée de force à Hambourg dans la défense aérienne. Notre moral souffre bien sûr des victoires de l'ennemi. Il est au plus bas dans le kommando.



Des camarades se font porter malades et demandent même à retourner au stalag dans l'espoir de se trouver près des administrations française et allemande en vue d'un éventuel retour en France. Cela fait déjà un an que l'on nous a promis la liberté et le retour dans nos familles. On vient d'instituer la relève : pour un prisonnier français libéré, cinquante travailleurs français doivent se porter volontaires pour rejoindre les usines allemandes. Nous avons connu un immense espoir à ce moment là. Mais il fut de courte durée.



Hiver 1941-1942.

L'armée allemande n'a pas traversé la Néva. Nos gardiens sont des soldats allemands blessés ou ceux qui ont eu les pieds gelés au cours du terrible hiver. Les civils allemands, ivres d'orgueil, nous mettent au courant des succès de l'armée allemande. La Russie, en face, ne va pas tarder à capituler. La Wehrmacht est en vue de Moscou et regarde la ville évacuer les lieux. Pourtant, peu à peu, la tenaille nazie semble se desserrer autour de Moscou. La retraite s'amorce. L'armée allemande se replie dans les boucles de la Volga. Il fait moins trente degrés. La bataille de Stalingrad qui s'annonce va durer des mois<sup>1</sup>. Mais les Russes ne plieront pas. Cinq cent mille morts de chaque côté et le reste de l'armée allemande emmenée en captivité à l'issue de cette bataille acharnée.

J'ai acheté mon gardien avec du chocolat, du café et du tabac. Chaque jour, quand mes camarades sont en forêt, je déplie ma carte d'Europe et nous suivons le front qui, lentement, rétrécit. Cela n'empêche pas les prisonniers russes d'être maltraités. On leur fait arracher les souches de sapin, les racines en terre, qu'ils mettent en stères sur le bord des routes pour faire de l'essence synthétique. Ils sont sous-alimentés et meurent par milliers sur le territoire du Reich. Quant à nous, nous commençons à douter sérieusement de revoir la France un jour. Nous continuons d'attendre les colis des familles, les lettres du pays, les colis américains de cinq kilos envoyés par la Croix rouge... La vie continue, monotone et sans joie.

Les dimanches d'été se passent à courir après les écureuils parmi les grands sapins ou à la pêche dans les grands étangs tout proches. De retour à la baraque, c'est le dîner, la belote, le tabac et les discussions interminables sur tout et n'importe quoi, les « bouteillons », les rumeurs, le vrai et le faux circulent. On croit tout, on espère tout, et le lendemain, tout s'effondre.

Les drames succèdent aux drames. Quelques camarades se font des amitiés au village et rapportent souvent un supplément de ravitaillement. Pourtant, une majorité d'entre nous reste très remontée contre les Allemands, nos oppresseurs et nos gardiens, et prie pour la disparition de la race allemande qui nous fait tant souffrir. Nous ne pouvons et ne savons pas faire de différence entre le peuple allemand et le fanatisme des hordes nazies toutes dévouées à HITLER. Chaque matin, nos contremaîtres civils arrivent à la baraque, claquent des talons, se raidissent, et la tête haute, lèvent le bras droit en criant « Heil HITLER ! » Nous répondons par un furtif « Morgen » -bonjour-. Une fois la répartition du travail effectuée pour la journée, tout le monde part en forêt. Je reste seul avec la sentinelle, mes fourneaux et mes patates...

Notre sentinelle est un jeune soldat qui, blessé en Russie, a été affecté à la garde des prisonniers de guerre français. Il prend pension au village. Il a sa petite amie comme tous nos gardiens d'ailleurs. Les civils nous parlent du Général ROMMEL, le grand patron de l'Afrika Korps, ce corps expéditionnaire allemand en Afrique. Des jeunes du village viennent d'être tués en Tripolitaine.

---

<sup>1</sup> La bataille de Stalingrad durera de septembre 1942 au 2 février 1943, date de la capitulation de l'armée allemande.

Nous ne pouvons pas comprendre que ce peuple qui ne manque pas de qualités puisse être à ce point intoxiqué par le virus nazi. Je ne sais pas si leurs parents ont du chagrin mais ils nous disent qu'ils sont morts pour le Führer et la grande Allemagne. Nous autres, prisonniers français, organisons des fêtes dans les stalags et les oflags : théâtres, sports, réunions amicales des groupements français par région. Je m'aperçois ainsi que le Poitou est largement représenté parmi mes compagnons d'infortune.

Notre patron, le garde forestier, nous a donné un coin de forêt que nous avons défriché pour y cultiver un jardin potager ce qui nous a permis d'élever une vingtaine de lapins. La faim n'est plus une préoccupation pour nous, mais le pain reste rare. Grâce aux colis de nos familles, nous avons du chocolat, du lard, de la graisse et même du sucre ! Le chocolat est ici un produit de luxe que l'on échange contre n'importe quoi sauf du vin qui est introuvable dans cette contrée. Par contre, le schnaps (une eau de vie distillée à partir de pommes de terre ou de betteraves) ne manque pas...

Au cours de cet hiver 1942, rien ne change vraiment dans notre pauvre vie. Je commence à parler un peu allemand. Il faut bien s'y mettre car nous ne voyons pas comment nous allons pouvoir sortir de captivité.

Pourtant des camarades ont réussi à s'évader du gros kommando de Landsberg. Cela entraîne évidemment un renforcement de la discipline dans les stalags. Sur nos colis, nous continuons de mettre en réserve une portion de nourriture tous les deux jours en vue d'une évasion à laquelle nous pensons tous, vers la France ou la Suisse. Mais croyez-moi, le moral n'est pas merveilleux. On se demande bien ce qu'on a fait pour mériter pareille déchéance.

Le journal du prisonnier français, « *Le Trait d'union* » nous encourage. Il fait de son mieux pour nous donner des nouvelles de France mais ce sont celles de PÉTAİN et LAVAL qui sont sous les ordres de l'armée d'occupation. Nous entendons parler de terroristes, de partisans et de tous ces jeunes français qui ne supportent plus d'être occupés par les Allemands. A Londres, la B.B.C parle aux Français de la France occupée. En Allemagne, il est bien entendu interdit d'écouter la voix du Général De GAULLE, le chef de la future armée française qui délivrera un peu plus tard notre pays avec l'aide de tous nos alliés. Mais tout cela n'est qu'un rêve pour le moment. On nous apprend qu'une tentative de débarquement venant d'Angleterre menée par des soldats canadiens a eu lieu dans la région de Dieppe. Malheureusement, l'expédition se solde par un échec et de nombreux morts. Nos gardiens nous parlent avec fierté de l'invincibilité de l'armée allemande.

### Noël 1942

Nous avons reçu dans nos colis américains expédiés par la Croix rouge du vrai café, du lait en poudre, des biscuits de guerre, des pots de viande de bœuf, du sucre et du chocolat. Grâce à cela, nous passons un Noël à notre façon, au chaud dans notre baraque en faisant de longues parties de belote. Des camarades ont ramené du village des gâteaux en quantité. Nos relations avec la population allemande semblent s'améliorer.

Dans les premiers jours de janvier, je reçois un colis de cinq kilos de mon épouse. Il fait un froid sibérien en ce mois de janvier 1943. Le gel fait craquer notre baraque. Je me souviens de ce matin où les civils nous ont dit qu'il faisait moins trente deux degrés. Ce sera la température la plus basse que j'ai connue au cours de ma captivité. Mais moi je

suis à l'abri, près des fourneaux qui ronflent. Assis dessus, je lis « *Le Trait d'union* ». Notre ministre SCAPINI écrit de Paris de longs discours pour susciter la relève. Les autorités allemandes échangent un prisonnier de guerre contre vingt civils ouvriers volontaires venant travailler dans les usines allemandes. A ce moment de la guerre, l'Etat français a besoin de mineurs de fond, de spécialistes des P.T.T ou des chemins de fer, aussi par mesure humanitaire fait-il rapatrier les prisonniers qui sont anciens combattants de la guerre de 1914-1918. J'en ai connu un qui était instituteur à Valenciennes et qui put revenir chez lui. Nous sommes donc 1.900 000 prisonniers dont 600 000 environ sur le territoire de l'ancienne Pologne.

Pendant que je lis le journal, mes camarades sont en forêt. Ils viennent ce midi manger à l'abri dans la baraque et ce soir, ils scieront le bois pour la cuisine, malgré la bise et la neige qui les transpercent. Chacun a revêtu son passe montagne. On ne voit que leur nez rougi par le froid. Moi je regarde par la fenêtre en faisant bouillir mon eau pour préparer le café de quatre heures. Je bénéficie alors d'un peu plus de liberté de mouvement car, grâce au chocolat, j'ai réussi à récupérer la clé du portail mais je ne dois pas oublier de le laisser fermé en cas de visite du schwebel, l'adjudant chargé du contrôle.



## VI

### Printemps 1943

Le printemps est arrivé. Les grands sapins ont perdu le grand manteau blanc qui les recouvrait. Je viens de finir de découper le cerf que le patron nous a donné en échange de la viande du ravitaillement général. Chaque matin, à la porte de la baraque, le cerf gelé, pendu par les pattes arrière, semble attendre le cuistot avec sa scie. Je découpe des lambeaux de viande gelée que je mets à cuire, en petits morceaux, dans la soupe ou mélangés à une cuisine de haricots secs.

C'est notre troisième printemps passé en captivité mais les nouvelles qui nous parviennent ne sont pas toutes mauvaises. L'armée allemande a commencé à lâcher prise sur le front russe. Le Général VON PAULUS a été fait prisonnier avec des milliers de soldats dans les boucles de la Volga à Stalingrad au début de février. On dit que les combats auraient fait cinq cent mille morts du côté allemand. Chez nous, en forêt, les prisonniers russes arrachent à la pioche les racines de sapin qui serviront à fabriquer l'essence synthétique dont j'ai déjà parlé afin de ravitailler l'armée allemande qui, lentement, se replie. Dans la chambre de notre nouvelle sentinelle prénommée Karl, une grande carte d'état major nous renseigne sur les opérations de guerre de l'armée allemande. Nous entendons pour la première fois des noms de villes ou de fleuves jusque là inconnus et qui nous font penser à « MICHEL STROGOFF ». Kursk, Kharkov, Smolensk, Krasnoïarsk, le Dniestr, le Don, le Dniepr... autant de lieux décorés de petits drapeaux qui nous permettent de suivre l'évolution du front. Comment allons nous nous en sortir et combien de morts faudra t'il à cette guerre sans fin ?

### Été 1943

Il fait une chaleur torride. Il n'y a ni printemps ni automne dans ce pays. Chaque dimanche, nous allons à la pêche dans les étangs poissonneux des environs avec mon ami Alexandre GOURMAUD de St Pierre du Chemin en Vendée.

Contre du chocolat, j'ai pu avoir un pneu pour mon vélo. Je roule sur le sable de la forêt. Ma petite chienne, Maossen, court auprès de moi. Des troupeaux de chevreuils traversent les coupe-feux de la forêt. Les civils allemands, eux, marchent à pied. Ils n'ont plus de pneu pour leurs vélos, le rationnement s'accroît, beaucoup de produits manquent sur le territoire du Reich...

Tous les soirs je fais mon rapport à mes camarades sur les mouvements du front grâce aux renseignements que j'obtiens de notre sentinelle et du boucher que je vois tous les jours. Nous n'avons pas de radio dans notre baraque et il est formellement interdit d'écouter la B.B.C mais par leur intermédiaire, nous savons que la situation sur le front de l'Est se détériore. Les Allemands semblent décrocher lentement de leurs positions les plus avancées. Ils ont perdu de vue les rives de la Néva qu'ils ne reverront plus, sauf ceux qui seront faits prisonniers. Les rares soldats qui reviennent en permission nous racontent des combats atroces. Le journal du parti nazi « *Der Volksicher Beobachter* » contient chaque jour une grande page pleine de croix noires – des avis de décès des soldats allemands tués sur le front russe - ...Nous vivons sans le savoir à proximité de l'enfer. Nous avons refusé jusqu'à maintenant d'apprendre la langue allemande mais depuis quelques temps nous faisons des efforts pour plus de sécurité avec nos geôliers mais aussi pour avoir plus de renseignements directement auprès de la population qui n'affiche plus l'arrogance des années 1940 ou 1941.

Nous venons de recevoir de l'administration du kommando de Landsberg une proposition pour être transformés en travailleurs civils et libres. Aucun de nous n'accepte et notre camarade, André GARRIGUE, chef français de notre kommando de forêt signifie notre refus unanime. Nous restons des prisonniers français protégés par la Convention de Genève. Accepter la proposition de nos ennemis, c'était un peu trahir notre pays, renoncer à nos chers colis et puis faire le jeu des Allemands en leur permettant de mobiliser d'autres hommes pour le front de l'Est. Nous resterons sous la capote kaki, quoiqu'il arrive jusqu'à la fin de la guerre...

Mes camarades sarclent les petits sapins plantés l'année dernière et les traitent à la pompe à dos contre les insectes. Des grillages ont été installés autour des jeunes plants pour empêcher les chevreuils de les brouter. Notre travail en forêt consiste en fait à fabriquer des poteaux électriques et des étais pour les mines de charbon de Silésie. L'hiver approche à grands pas ; des quantités de souches de sapin sont stockées sur le bord des routes en prévision du recul de l'armée allemande.

### Noël 1943

Nous commençons à avoir froid. Notre moral est très bas. C'est mon quatrième Noël en captivité. Mes enfants doivent être grands ; ma femme travaille avec ses parents. J'ignore s'ils souffrent réellement de privations. Je commence à parler un peu allemand. Je discute avec les civils mais ils ont toujours le verbe haut ; la Grande Allemagne est au-dessus de tout. Ils nous mettent à bout et il faut se retenir pour ne pas leur cracher à la figure. Hélas, il faut encore patienter. Nous suivons chaque jour l'avance de l'Armée rouge et commençons à envisager notre libération. Nous préparons des stocks de biscuits, de chocolat, de sucre, de tabac pour le grand jour... Folle illusion ! C'est vrai que nous faisons des provisions car jamais notre ravitaillement n'a été aussi copieux, à tel point que nous sommes mieux lotis que les civils qui nous regardent fumer des cigarettes américaines ou préparer notre chocolat au lait américain avec envie.

Le travail au cours de cet hiver reste le même. Nous craignons que toute notre vie se déroule dans cette immense forêt au milieu des cerfs et des biches. Dans le village de Roobrück, la vie n'est pas très gaie. Tous les hommes valides ont été enrôlés dans l'armée. On annonce tous les jours un grand nombre de décès. Les civils sont de plus en plus inquiets. L'armée allemande est repliée sur Kharkov et Kiev. Nous apprenons qu'un important combat de chars a eu lieu dans la steppe au sud de Smolensk, combat qui durera plusieurs semaines et amènera l'armée russe à quelques centaines de kilomètres de l'ancienne frontière russo-polonaise sur le fleuve, le Bug.



## VII

### Printemps 1944

Le travail continue au camp. Je suis toujours cuisinier et mes camarades vont en forêt sarcler les petits sapins et les traiter au pulvérisateur. Je m'entends très bien avec Karl, mon gardien, et nous passons des soirées devant une tasse de café ; il me raconte sa vie ; il me confie tout ce qu'il sait des mouvements de l'armée allemande et, sur la carte d'Europe, nous plantons des petits drapeaux sur Vitebsk, Kiev, Odessa...

### Eté 1944

L'armée allemande recule, kilomètre après kilomètre. Le Général ROMMEL, chef de l'Afrika Korps, vient d'être battu en Afrique. Toute l'Afrique du Nord est libérée. Le Général français LECLERC forme la deuxième Division Blindée qui finira plus tard sa marche triomphale à Torgau<sup>1</sup> avec les soldats de l'Armée rouge.

Nous entendons les bombardements sur Berlin et apercevons les longues flammes des obus incendiaires. Chaque nuit, c'est le ronronnement incessant des vagues d'avions et le jour, ce sont les forteresses volantes américaines qui survolent la forêt et semble aller au devant de l'Armée rouge toute proche de la Pologne puisque les marais du Pripet sont aux mains des Soviétiques. Pendant ce temps, nous occupons nos loisirs à suivre la marche de la guerre et à fabriquer des cigares avec le tabac que nous récoltons dans notre potager. Mais il serait temps que notre vie change un peu car nous sommes complètement intoxiqués par la nicotine, à tel point que les cigarettes de tabac blond, américaines ou polonaises, ne nous attirent plus. Seul compte pour nous le tabac fort et âcre, comme les alcooliques délaissent les alcools doux pour des eaux de vie brûlantes... En prévision d'une libération peut être prochaine, cela devient une idée fixe, nous avons caché dans une caisse de foin réservé à nos lapins, plusieurs centaines de paquets de tabac gris, du chocolat, du sucre et du café.

Dans notre baraque, le patron forestier nous annonce que les Américains viennent de débarquer en France, qu'ils encerclent Sainte-Mère l'Eglise et Bayeux en Normandie. Nous sommes aux premiers jours de juin. Quelle joie ! A partir de ce jour, mon ami Karl m'apporte une carte de France car nous avons désormais deux fronts à suivre. C'est du délire, merci aux Américains, merci pour les colis qu'ils nous envoient du Texas, de l'Arizona via Genève, vive l'Angleterre et cette armée formée à Londres par les Français libres du Général De GAULLE. Nous sommes fous de joie. Ah ! Cet été 1944 ! Le territoire du Reich envahi par des travailleurs de toutes les nations du monde ! On y parle toutes les langues, on y rencontre tous les genres de femmes et d'hommes.

Les Italiens du Général BADOGLIO, après avoir pendu MUSSOLINI, réfugiés en Crète sont faits prisonniers par les Allemands et envoyés sur le territoire de l'ancienne Pologne. Toute la population de ce territoire a été déportée et les fermes sont occupées par des ressortissants allemands. La Pologne comptait en 1939 vingt cinq millions d'habitants. Trois millions seront massacrés et parmi eux deux millions d'enfants. Nos contremaîtres chuchotent dans le dialecte du pays. Nous ne comprenons rien mais nous savons que la situation va changer.

---

<sup>1</sup> Torgau : ville située sur l'Elbe où les armées soviétiques et américaines feront leur jonction le 25 avril 1945

Les camarades ont ramené un gros sapin à la baraque pour que François LEBLANC, originaire de Dijon et menuisier de son état, puisse découper de petits jouets, des chevaux que je badigeonnerai pendant mes heures libres, pour les enfants du village qui nous assiègent tous les dimanches soir. Le chocolat les attire beaucoup mais ils sont également très friands des gros cigares que nous roulons avec notre tabac. C'est triste mais quelle joie de les faire fumer puis de les voir vomir. Nous avons tellement ri qu'une délégation de mères de famille rapplique ; il est grand temps pour nous de repasser derrière les barbelés. Mais c'est la guerre, tout est permis, nous ne connaissons plus la valeur des choses, nous sommes presque devenus des animaux.

Nos colis nous parviennent avec régularité, tous les mois : celui de ma femme – cinq kilos – celui de la Croix rouge – cinq kilos aussi – Nous avons à volonté pommes de terre, rutabagas et choux ; nous sommes mieux nourris que nos gardiens. Certaines denrées manquent au village, nous sommes un peu les rois ; dans les fermes, les usines, nous avons des postes de confiance. C'est incroyable de voir que ce sont des millions de prisonniers étrangers qui font « tourner » l'économie du III<sup>ème</sup> Reich. Des liens d'amitié se créent entre les femmes et certains français ; que de drames en perspective !

La terre tremble là bas, vers l'Ouest. Berlin est écrasé sous les bombes. Le Führer est furieux, ses discours font frémir. Il ne doit plus y avoir aucune pitié pour les opposants, de quelque nation qu'ils soient.

Pendant le mois de juillet 1944, je vais dans un village voisin voir un dentiste très âgé qui me posera deux couronnes à des dents qui commençaient à me faire souffrir. Je me dis qu'il faudra avoir les dents en bon état pour pouvoir affronter les drames et épreuves qui nous attendent certainement.

HITLER a échappé à un attentat le 20 juillet. Une bombe avait été déposée sous la table où il devait parler. Deux officiers sont tués, le Führer n'est que légèrement blessé. Après ce coup d'état manqué, la répression est terrible. Deux ou trois mille personnes sont passées par les armes, officiers civils, professeurs, techniciens... Dans notre baraque, nous sommes stupéfaits car non seulement des militaires mais des civils allemands vont désormais mourir. Dans notre village ou presque toutes les familles déplorent un ou deux morts sur le front, les gens se demandent ce que va devenir l'Allemagne. Mais personne ne critique ouvertement le Führer ou l'administration nazie. La Gestapo veille, y compris dans les endroits les plus reculés et les plus humbles demeures.

Notre travail se poursuit. Parties de pêche, parties de belote sans fin, nouvelles du jour. Paris est libéré. Les Alliés ont envahi l'Italie. La 2<sup>ème</sup> DB débarque en Provence. L'état se resserre autour de l'Allemagne. Nos patrons civils se replient sur eux mêmes et ne parlent plus du grand Reich. Nous étouffons de ne pas pouvoir manifester au grand jour notre joie.

En cet automne 1944, nous commençons à entendre parler des camps de concentration de déportés mais ce n'est hélas rien à côté de ce que nous apprendrons



quelques mois plus tard. Depuis quelques temps, arrivent en Allemagne des prisonniers d'un genre nouveau, des Italiens. Des Ritals, comme on disait, soulevés contre l'armée allemande et faits prisonniers en Crête avec le Général BADOGLIO. Un jour, j'ai troqué un sac tyrolien avec un de ces Italiens contre du chocolat et du tabac. Ce sac me sera d'un précieux secours tout au long du périple qui me ramènera dans mon pays et au cours de l'exode qui m'attendait sur le territoire de l'ancienne Pologne qu'on appelait depuis quatre ans « le Général Gouvernement » dirigé par un Reichführer nazi. Au village, les gens ont tellement peur des Russes qu'ils nous disent qu'ils partiront avec nous en France. Quelle ironie ! Des Boches avec nous, de retour en France ! Jamais !

Il ne pleut pas beaucoup en Poméranie. Mais la neige commence à tomber dès le mois d'octobre. Le vent de la Baltique coupe le souffle. Les grands sapins vont petit à petit s'habiller de blanc, jusqu'au mois de mai. Un nouvel hiver se prépare pour nous.

### Novembre 1944

L'hiver 1944 approche. Il commence à geler. Je suis invité chez mon camarade, Alexandre GOURMAUD de St Pierre du Chemin en Vendée, qui est en ferme à quatre kilomètres de là, à Vildeno. Il est le vrai patron, il dirige tout, c'est lui qui fait marcher la ferme, qui tue les bêtes pour le ravitaillement, le marché noir ou pour faire passer la viande dans les kommandos de prisonniers français. Le mari, souffrant, n'a jamais été soldat. Son épouse, Mme KRÜGER, se montre très gentille avec moi. Elle nous a préparé un repas formidable malgré les restrictions. Je lui ai apporté quelques plaques de chocolat ; je ne reviens pas les mains vides. J'ai dans mon sac tyrolien deux pots de graisse, du jambon etc. GOURMAUD avait invité également un jeune prisonnier belge, un S.T.O venu tout droit de Bruxelles. Il joue de l'accordéon comme un vrai artiste. Après avoir bien mangé, nous passons dans la chambre de Mme KRÜGER et Alexandre tourne le bouton de la T.S.F... sur le poste parisien. La radio française entonne la Marseillaise. Nous sommes au soir du 11 novembre 1944. Le Général De GAULLE descend à pied les Champs Elysées devant une foule en liesse composée de plusieurs milliers de Parisiens libérés. Il passe les troupes en revue, notamment celles de la 2<sup>ème</sup> D.B. Les bataillons de nos Alliés défilent à sa suite. A ce moment là, Mme KRÜGER ouvre la porte et nous fait les gros yeux : « Verboten, nous allons tous aller en camp de concentration ! » Il est interdit bien sûr d'écouter une autre radio que celle du III<sup>ème</sup> Reich. Nous baissons le son mais nous continuons d'écouter le discours du Général De GAULLE. Que d'espoir en nous ! Puis, mon ami GOURMAUD nous emmène dans la grange où est installé un alambic clandestin. Nous passons la soirée à faire du schnaps avec des betteraves. Nous en ramenons à la baraque deux bidons de soldat chacun et une cuite... inoubliable ! Cette soirée aurait pu toutefois mal finir car nous avons été pris dans une tempête de neige sur le chemin du retour en pleine forêt. Il y avait des congères d'un ou deux mètres que le vent avait formées ici et là. Après avoir été engloutis à plusieurs reprises dans cette neige poudreuse, nous sommes parvenus, non sans mal, à rejoindre le chaud de notre chambrée où nos camarades, inquiets, nous attendaient. Il était neuf heures du soir. Le bon Dieu avait vraiment été avec nous ce jour là.

Décembre 1944

L'hiver s'est installé. Il neige sans fin. Mes camarades travaillent toujours en forêt. Chaque matin, la hache et la scie sur l'épaule, ils partent par les chemins de la forêt. Le chasse neige passe pour dégager la piste mais sous les sapins, l'épaisseur de neige atteint quatre vingt centimètres. Le silence est impressionnant, troublé de temps en temps par le brame d'un cerf. Rien d'autre.

Nous avons du bois pour nous chauffer, du ravitaillement pour six mois. C'est ainsi que nous abordons notre cinquième hiver de captivité. Les habitants du village ont besoin de nous, Ils nous gavent de gâteaux et nous apportent du vin de myrtille. En échange, nous leur donnons du chocolat et du café américain, du vrai ! Avec cela, nous pouvons faire ce que nous voulons des Allemands tellement ces denrées sont rares et donc précieuses. Mes progrès en allemand sont impressionnants. Mme KRÜGER me dit souvent : « Toi, Paul, tu es comme nous. Tu parles bien allemand ». Oui, madame, mais avec le cœur d'un prisonnier français. Comme tous comprennent le sens du mot « Boche », nous les traitons de « Schleux. » Ça, ils ne comprennent pas encore !

Vous avez compris que lutter contre l'ennui est une de nos grandes préoccupations. Nos ne pouvons tout de même pas toujours jouer à la belote ! Heureusement, nous avons le théâtre et le spectacle ! Au cours des années 1943-1944, il y eut dans les stalags une vie artistique qui n'avait rien à envier à l'Opéra de Paris. Certains artistes étaient parmi nous. Sur le journal des stalags, « *Le Trait d'Union* », nous voyons des photos, des comptes-rendus des soirées théâtrales de Küstrin ou de Stettin. De véritables chefs d'œuvre ! A l'heure où tout manque, certains confectionnent des costumes, des chapeaux avec du simple papier. C'est une merveille de voir tout cela. Même les « Schleux » n'en reviennent pas. J'ai vu à l'entrée du théâtre à Landsberg tout un orchestre aux abords du kommando. Les sentinelles faisaient les cent pas à l'extérieur pendant que l'on entendait la chanson « *Lili Marlène* » transformée pour les besoins de notre cause. En voici quelques extraits :

*Ils auront la victoire dans le ciel  
Et le monde en allégresse  
Viendra leur botter les fesses...*

Et « *Petit Papa Noël* » était devenu :

*A la porte d'une caserne,  
Un soldat montait la garde  
Et pleurait comme un cochon  
Pourquoi pleures-tu ?  
Puisque HITLER sera pendu...*

Il y avait une certaine ambiance dans les camps de prisonniers. Bien entendu, aucun civil ne pouvait entrer. Le spectacle était réservé à ceux qui portaient la veste marquée de l'énorme KG (Kriegsgefangener) dans le dos. De temps en temps, « *Le Trait d'Union* » nous apprenait que tel artiste français venant de Paris était en tournée dans les stalags et les oflags. Je me souviens notamment de MISTINGUET et de Maurice CHEVALIER. Tout cela nous divertissait bien sûr, mais la porte de la liberté restait désespérément fermée.

L'armée allemande, encerclée dans les Ardennes belges, fonce sur Bastogne et menace encore les départements du Nord. Nous avons encore peur mais de bonnes nouvelles nous parviennent : la 2<sup>ème</sup> D. B et LECLERC vient de libérer Strasbourg.

Bientôt Noël. La neige et le froid nous entourent

Karl, notre gardien, nous tient au courant du recul de l'armée allemande. Je peux le constater en suivant la ligne des petits drapeaux que je plante sur la grande carte d'Europe fixée sur les murs de planches de la baraque, à droite de la fenêtre de sa chambre. Karl me vante la bravoure et le courage des soldats russes, lui qui les a si bien connus. Il ignore à ce moment là que les S.S allemands ont assassiné des milliers de gens en Ukraine, dans les Pays Baltes ou en Russie blanche. Nous ignorons cela nous aussi, tout comme l'horreur des camps d'extermination nazis.

Un jour, Karl vient s'asseoir dans notre cuisine. « Tu sais, me dit-il, les Russes viennent de franchir la frontière orientale de la Pologne et foncent sur Varsovie. » J'éteins mes fourneaux en quatrième vitesse et court annoncer la bonne nouvelle à mes camarades. Hourrah ! Ils arrivent ! Les civils allemands ont le teint jaune. Pour nous c'est du délire. La voilà, la formidable armée soviétique. Nous croyions au Père Noël... Nous étions loin d'imaginer la suite ... La vengeance des armées russes qui s'apprêtaient à envahir le III<sup>ème</sup> Reich allait dépasser l'imagination !

Mais il est temps à ce point de mon récit de vous parler un peu de mon ami, Karl, notre gardien. Il prenait ses repas à l'hôtel mais il faisait partie de notre communauté et profitait de tout ce que nous avions. Karl avait fait la guerre de 1914-1918 et avait été capturé en Russie en 1917. Il était resté sept ans prisonnier en Sibérie dans la région de Perm<sup>1</sup>. Nous avons longuement discuté de sa vie de prisonnier de guerre. J'étais fasciné par la vie mystérieuse de ces prisonniers déportés dans les steppes inhospitalières où la température descendait jusqu'à moins cinquante degrés et même plus parfois. Il parlait le russe.

Karl sera fait prisonnier une deuxième fois par les Russes le 1<sup>er</sup> février 1945 à Massine sur l'Oder. Je ne l'ai plus revu. J'avais pour lui de l'estime, c'était un brave homme qui avait beaucoup souffert. Il n'était pas nazi. J'étais à ses côtés quand il se débarrassa de son fusil qu'il cacha sous un aqueduc quand les Russes nous rattrapèrent sur l'Oder. Grâce à ce geste il eut la vie sauve et parce qu'il était entouré de prisonniers français qui le protégèrent du mieux qu'ils purent. Beaucoup de nos gardiens furent tués par les

Russes sans discussion aucune, à plus forte raison quand les prisonniers français avaient eu à se plaindre d'eux.

En cette fin d'année 1944, nous attendons nos libérateurs. Nous n'avons pas peur, et pourtant il nous aurait fallu partir dès cet instant, dès ce Noël 1944, fuir vers l'Ouest, vers l'Oder. Au lieu de cela, nous sommes restés là à attendre je ne sais quoi, au chaud dans notre baraque. La fin du drame ? Noël se passe. Festins de poissons, viande de cerf, de sanglier, gâteaux, colis des familles, colis américains et eau de vie distillée par nos soins.

Nous apprenons que les Russes encerclent Varsovie. Nous venons de recevoir l'ordre de l'administration allemande de nous préparer à évacuer notre camp. Allons-nous supporter un exode dans un climat si rude ? La forêt est littéralement ensevelie sous la neige ! Nous refusons tous de partir.



---

<sup>1</sup> Perm : ville de l'Oural

## VIII

1<sup>er</sup> Janvier 1945

Karl vient de m'expliquer que le général Bor KOMOROVSKI commandant l'insurrection en Pologne se bat avec les partisans polonais contre l'armée allemande pour libérer Varsovie et toute la Pologne. L'armée soviétique reçoit l'ordre de se replier de quinze kilomètres (on a su plus tard que des milliers de Russes et de Polonais des ghettos avaient été massacrés par les SS Allemands).

Le jour de l'an est passé. Le travail reprend en forêt. Mes camarades partent chaque matin dans la neige avec leur passe montagne sur le visage. Cet hiver, j'ai installé mon bidon de soupe aux rutabagas sur une luge et chaque midi, empêtré dans la neige, je tire mon véhicule dans les sentiers enneigés de la forêt. Mes compagnons m'attendent, se chauffant le dos à un grand feu de branches de sapin. Ça ne finira donc jamais cette vie de forçat, perdu dans les neiges de Poméranie ? Ce n'est pas encore demain que je reverrai la France ! Et puis dans quelles conditions reverrai-je mon pays ?

Chaque soir après le dîner, nous jouons à la belote. Dieu sait si la belote a joué un grand rôle dans ma vie de captif. La baraque est toute enfumée de la fumée des cigarettes que nous grillons les unes après les autres. L'odeur âcre du tabac que nous cultivons imprègne tout et nous prend à la gorge. Notre consolation est qu'il fait chaud dans la cabane car nous avons du bois de chauffage à volonté. Dehors, le froid est sibérien. Il fait moins trente deux degrés.

C'est quand même mon cinquième premier janvier de captivité. Avec le temps qui passe, ce sont nos plus belles années de jeunesse qui s'en vont, coincées entre les barbelés des stalags ou des kommandos. L'Armée rouge se fait attendre. Les Russes sont notre espoir, mais hélas il y aura encore des prisonniers français qui laisseront leur vie dans les neiges de Pologne.

Ce soir, Karl m'a dit : « Paul, le grand Reich sera bientôt kaput, mais il ne faut pas avoir peur de l'Armée rouge ». Nous entendons la terre trembler. Un roulement sourd dans le lointain. Nous sommes le 10 janvier 1945. Les Russes ont envahi la moitié de la Pologne. Karl vient de m'annoncer que tous les vieux du village viennent d'être mobilisés. Ils constitueront la Volksturm, le bataillon du peuple. On leur donnera des fusils, la plupart seront écrasés par les chars russes et rien n'arrêtera nos libérateurs qui briseront tout sur leur passage. Ce fut l'enfer, l'apocalypse pour tous ceux qui vécurent ces moments là.

Le travail continue dans la forêt. Ce soir, 10 janvier, le stalag III C de Küstrin envoie un officier allemand pour nous avertir que nous devons nous préparer à l'évacuation. Nous refusons à l'unanimité. Nous ne partons pas à l'aventure en plein hiver, dans la neige et sans nourriture. Mon ami GARRIGUE est perplexe. Le lendemain, l'administration française nous fait savoir par une note de service : « Camarades prisonniers, déportés de guerre français, préparez-vous pour l'évacuation, mais sous aucun prétexte, vous ne devez partir isolément sur les routes. Soyez au nombre de cent à cinq cents hommes ». Nous ne comprenons pas. Nous discutons. Nous ne savons pas où aller pour ne pas être aux prises avec les Allemands.

Le canon tonne dans le lointain, la terre tremble, la baraque vibre dans le brouillard neigeux. Au dessus de la forêt, des avions passent et repassent. Nous apercevons au loin, dans la nuit, des flammes vers Berlin. Sans arrêt, des vagues d'avions lâchent des bombes au phosphore sur la capitale de la grande Allemagne.

Les civils, femmes, vieillards et enfants sont priés eux aussi de partir, de partir vers l'Oder, par tous moyens, avec pour tout bagage un sac de trois kilos de bibelots. Ah, ce ne sont plus les beaux jours de 1940 ! La semaine du 15 au 20 janvier s'écoule sans histoire. Le travail se fait au ralenti. Nous préparons du chocolat à Karl, avec du lait en poudre américain que nous recevons dans nos colis via Genève. J'ai découvert le lait en poudre à cette époque. Il était encore inconnu en France. Nous fêtons l'avance de l'Armée rouge en faisant bombance : tabac, chocolat, schnaps etc.

### 22 janvier 1945

Je me souviens de ce samedi, nous aurions déjà dû être partis depuis huit jours de la baraque. Soudain, un adjudant allemand attaché au grand kommando de Landsberg fait irruption et, revolver à la main, nous prie de quitter les lieux immédiatement en direction du kommando 25 de Yansfeld, à mi-chemin de Landsberg. Il est cinq heures du soir. Il fait nuit, il fait froid, la neige est gelée. Avec mes camarades les plus proches, nous installons tout ce que nous pouvons sur la luge : couvertures, ravitaillement, conserves, tabac et par dessus le tout nous attachons le sac et le masque à gaz de notre ami Karl. Devant la luge, deux cordes sont attachées en bricole pour tirer notre véhicule pendant que deux hommes poussent à l'arrière. Karl est triste avec son fusil. Je lui fais signe de venir avec nous. Il vient, il nous est très attaché. Nous laissons derrière nous une vingtaine de lapins, des conserves que nous ne pouvons emporter. Ma petite chienne, Maossen, ne sera pas du voyage non plus car elle vient d'être écrasée par un camion de la Wehrmacht à Landsberg.

Manque à l'appel également notre camarade François LEBLANC ; il est au village avec sa maîtresse allemande. Il refuse de rejoindre notre convoi. Il fallut toute la persuasion de notre ami GARRIGUE pour lui faire entendre raison. C'est vrai que l'amour ne connaît pas la couleur des drapeaux mais il lui faut bien se résoudre.

Pour la dernière fois, je vois la baraque avec sa croix gammée sur le faîtage. Les volets sont clos et c'est le cœur gros que nous nous enfonçons dans la forêt pour rejoindre le plus proche kommando, Yansfeld, distant de cinq kilomètres. Nous mettrons une heure et demie pour parvenir à destination. Nous sommes une cinquantaine de prisonniers à coucher dans une grange, en plein vent. Karl nous explique que nous devons passer l'Oder au plus vite. Le fleuve est à quatre vingt kilomètres de l'endroit où nous sommes. Il faut donc marcher le plus vite possible vers l'Ouest selon lui, c'est à dire fuir l'Armée rouge ! Inutile de dire que nous marchons le plus lentement possible. Nous attendons nos libérateurs, impatiemment.

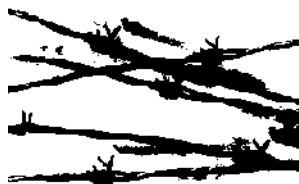
Les femmes polonaises chargent dans une remorque la neige de la chaussée devant les sentinelles allemandes nerveuses et inquiètes. Nous arrivons dans un petit village en pleine forêt. Le brouillard humide nous fait glisser à chaque pas. Sur le bord droit de la route, il y a un petit café qui regorge de réfugiés allemands, de femmes, d'enfants et de vieillards. Karl m'appelle : « Viens, nous allons demander au patron de bien vouloir nous héberger. » Mais nous sommes cinq cents désormais et nous ne sommes pas surpris de nous voir opposer un refus du bonhomme, rouge de colère. Nous entrons quand même

dans la cour où nous apercevons un bâtiment en briques long de quarante à cinquante mètres qui servait sans doute de salle des fêtes. Personne à l'intérieur et vingt centimètres de paille sur le plancher. Il est évident que le bâtiment a déjà servi de gîte à des réfugiés.

Quelle aubaine pour nous. Le matin, nous faisons notre toilette avec de la neige fondue, avec de la neige aussi nous nous préparons un bon café. Nous marchons huit heures par jour. Nous ne savons plus rien de la guerre. La forêt nous entoure. Un soir, nous arrivons dans un village appelé Massine. Karl vient me dire que nous ne sommes qu'à dix kilomètres d'un pont qui franchit l'Oder. Il faudrait être passé pour le lendemain midi.

Notre colonne compte environ trois mille prisonniers de guerre français et quelques centaines de prisonniers russes qui marchent en tête. Nous envahissons les cours de ferme, pénétrons dans les granges. Les maisons sont pleines de femmes et de gosses qui ont peur, qui ont faim et froid. Avec trois camarades, je réussis à entrer chez un petit vieux qui nous accueille : « Venez mes enfants, j'ai ce qu'il vous faut. » En effet, il nous montre une petite écurie où il y a déjà deux chèvres et un cochon. Une rigole de purin coule au milieu, sur le sol. Là, il fait bon. Le vieux nous fait promettre de ne pas allumer la lumière mais à peine a-t-il tourné les talons que nous allumons une bougie. Après avoir calfeutré les fentes de la porte, nous plantons la bougie dans une botte de paille. Nous voilà enfin tranquilles pour manger nos biscuits de guerre, notre seule nourriture depuis une semaine.

Je m'allonge avec mes camarades. Nous ne quittons pas nos souliers mais desserrons les lacets car nos pieds enflés nous font énormément souffrir. Karl vient nous dire bonsoir en nous rappelant que le lendemain il nous faudra passer la grande rivière, l'Oder. Dehors, pas un bruit, pas de vent, rien, rien que du calme, à faire frémir.



## IX

Massine le 1<sup>er</sup> février 1945 : 4 heures du matin

Un camarade français pousse la porte de l'écurie et nous crie : « Debout, les Russes sont là ! Ils viennent de rentrer dans la grande grange d'à côté où dormaient deux à trois cents prisonniers et viennent de leur voler leurs montres, leurs alliances et toutes les bottes en bon état qu'ils ont pu trouver ». Nous ne comprenons pas et ne croyons pas ces bobards. Ce camarade est-il devenu fou ?

Sur la route, les Français reforment la colonne. Karl vient nous chercher pour que nous reprenions la route de suite, des éléments avancés de l'Armée rouge ont été signalés autour du village. Il faut passer l'Oder rapidement, tout de suite ! Nous voici donc en colonne sous un magnifique clair de lune. Les nuages viennent de la Baltique, il ne fait pas très froid. Nos camarades prisonniers russes sont toujours en tête gardés par deux adjudants allemands et leurs sentinelles. Chaque groupe de prisonniers français a son gardien. Karl est à côté de moi. J'ai toujours son paquetage sur la luge que nous poussons et tirons à quatre. Je fais une vingtaine de mètres puis, un coup de feu, une rafale de mitraillette, un ordre bref... Sauve qui peut ! Je me retrouve avec quelques camarades dans un fossé plein de neige, d'autres prisonniers sautent les palissades des jardins ou des cours pour se mettre à l'abri. Karl vient vers nous pour nous dire qu'il a caché son fusil. A ce moment là, un soldat allemand à l'affût derrière un arbre me met en joue avec son fusil et comme il allait tirer, un prisonnier français lui saute dessus, prend son arme et la casse en deux avec son genou. Une fois encore le bon Dieu m'a épargné. Ce qui s'est passé est simple. Quand on nous a donné l'ordre de nous remettre en marche, un jeune soldat des groupes de reconnaissance de l'Armée rouge, en tenue blanche, s'est approché avec sa mitraillette. Les deux adjudants allemands l'ont tué à coups de revolver. Cette première altercation a été suivie d'une rafale de mitraillette tirée par d'autres soldats russes, sans faire de blessé toutefois. Les deux sous officiers allemands ont été aussitôt désarmés, mis devant un petit mur et abattus froidement par un soldat russe d'un tir de revolver. La guerre dans toute son horreur ! Je ne sais plus si je suis encore prisonnier ou enfin libre. Mais le cauchemar est loin d'être fini pour moi.

Notre colonne s'allonge dans la forêt, s'arrête de temps en temps. Je ne m'en écarte pas. De chaque côté de nous il y a maintenant des soldats soviétiques armés qui nous enlèvent montre et alliance. Je suis obligé de donner la montre que ma femme avait eue à sa première communion et que j'étais parvenu à garder jusque là. Nous marchons maintenant dans le sens opposé. Nous revenons vers notre point de départ. Dans un chemin de la forêt, nous voyons deux chars américains sur lesquels les Russes ont peint la faucille et le marteau. Karl est sans arme à nos côtés. Les soldats russes essaient de savoir s'il est allemand. Ils ne savent pas trop qui dans ce flot est combattant allemand ou prisonnier. Nous sortons de la forêt. Les maisons sont pleines de soldats russes. Ils nous regardent avec le sourire. Soudain, un des leurs, âgé de quatorze ou quinze ans tire une rafale de mitrailleuse et blesse un de nos compagnons à une épaule. Ce sont des femmes ukrainiennes déportées en Allemagne qui vont le soigner. Il nous rejoindra peu après sa guérison.

Il faut, à cet instant du récit, donner quelques détails sur la barbarie dont se sont rendues coupables les troupes allemandes et russes quand celles-ci nous ont rattrapés à Massine alors que nous marchions vers l'Ouest. D'abord les soldats russes ne se comprenaient pas entre eux car il y avait là une bonne dizaine de nationalités différentes. Nous avons vraiment eu le sentiment d'être en fait prisonniers des Russes du 1<sup>er</sup> février au 1<sup>er</sup> mai 1945. Les combats faisaient rage partout pendant que nous revenions vers notre



point de départ, en direction de Posen (aujourd'hui Poznan). Dans les villages, ce n'étaient que vols, incendies, viols des femmes par les cosaques du Don. En plus de nous, prisonniers, notre colonne était composée de soldats allemands qui avaient été capturés, d'aviateurs américains, d'Italiens, d'Espagnols et de nos camarades de captivité russes.

Horreur suprême ! Dans un village, des camarades en quête de nourriture qui viennent de fouiller une maison abandonnée en ressortent. Une jeune femme nue agonise, clouée sur une table. Pour nous il est clair que cela ne peut être que l'œuvre des Allemands en déroute, mais est-ce bien sûr ? A Landsberg, sur les bords de la Warthe, des dizaines de femmes auront recours au suicide pour échapper à la fureur des troupes russes. Il s'est dit aussi que les femmes étaient rassemblées dans les églises et violées à outrance.

Lors de nos étapes, les Russes nous donnent un peu de pain de seigle noir mais il n'y a pratiquement rien à manger. Ils nous font coucher dans des granges, sur du foin quand il y en a ou à même la neige. Des femmes de toutes les nationalités sont prises elles aussi dans cette tourmente. Elles viennent auprès de nous se réfugier. Nous leur faisons une place afin de les protéger des tentatives de viol des soldats. Quel carnage pendant les trois mois qui vont suivre. Une fois, lors de notre longue marche, un camarade du canton de Champdeniers rentre dans une maison occupée par des soldats russes. Trois ou quatre femmes viennent d'être violées. Une femme polonaise est poussée dans ses bras mais il refuse de se comporter comme les brutes qui viennent d'abuser de la malheureuse. Celle-ci l'invite toutefois à se plier à leurs ordres et lui fait comprendre qu'il risque d'être tué s'il n'obéit pas. Quelle honte, cette guerre ! On a très peu parlé de toutes ces atrocités car la Russie est amie de la France, mais hélas, au fil des jours nous découvrons que le Maréchal STALINE ne vaut pas plus cher que le Chancelier HITLER.

La nuit est tombée. Nous marchons depuis quatre heures du matin. Nous voici en vue de Landsberg que nous avons traversé il y a tout juste quatre jours. Tout brûle. L'air âcre nous prend à la gorge. De grandes flammes éclairent la nuit. Nous sommes deux ou trois mille prisonniers bien gênants pour l'Armée rouge. Une colonne de chars nous croise. Nous longeons la Warthe. Nos sentinelles voudraient nous faire traverser la route mais c'est impossible car les chars foncent à près de soixante kilomètres à l'heure. Quelques centaines parmi nous seulement pourraient traverser sans encombre. Les Russes nous emmènent donc à la prison qui est le seul bâtiment à être resté intact. Il y a des morts partout, dans les caniveaux et sur les trottoirs. Mais ce que nous voyons, c'est que nous allons être à l'abri du froid. Nous sommes installés dans les cellules des anciens prisonniers de droit commun allemands. Quelques soldats russes sont avec nous. Je passe au magasin d'habillement pour me refaire un trousseau de chemises, caleçons etc. Il ne me restait plus que ma capote et mon sac tyrolien.

André GARRIGUE, Ernest BREMEAUD, Louis MOREL et moi sommes allongés sur un lit en planches, sans matelas ni paquetage. Seule une bougie nous éclaire. Nous enlevons nos souliers mais couchons habillés car nous n'avons pas de couverture. Je me gratte. GARRIGUE bouge. Nous n'arrivons pas à dormir. BREMEAUD allume la bougie. Nous sommes envahis par d'énormes punaises. Nous avons des plaques sur la figure. Les poux sont aussi de retour !



## X

A peine recouchés, nos camarades russes, prisonniers comme nous dans le bâtiment nous interpellent en allemand : « Feuer, los ! » - Au feu, sortez – Je touche le mur du coude. Il est chaud. Nous emportons nos souliers à la main, notre éternelle capote et dévalons à toute vitesse l'escalier ou des centaines de camarades se bousculent dans la fumée. Nous arrivons dans la cour pour voir le bâtiment en flammes. Les Russes ont mis le feu au bâtiment avec une grenade. La guerre quoi !

Dans la rue, des femmes allemandes ramassent la neige. Ironie de l'histoire, il y a quatre jours, elles étaient Polonaises.

On nous remet en colonne, toujours en colonne, pour rejoindre l'usine IG Farben, devant ce qui fut l'hôpital de Landsberg qui n'en finit pas de flamber. Avant, dans cette immense cour d'usine étaient installées des dizaines de baraques qui servaient aux ouvriers de toutes nations travaillant pour le compte du III<sup>ème</sup> Reich. Les Russes nous enferment dans les baraques par groupe de cinquante. Nous n'avons qu'à obéir. Un soldat russe ivre vient nous chercher en titubant. Nous partons maintenant par groupe de dix. Nous croyons vraiment notre dernier moment arrivé. Notre moral est au plus bas. Que veut-on de nous ? Nous retournons dans la baraque de nos camarades en longeant une petite carrière. Dans un abri en tôles, nous trouvons deux jeunes filles polonaises, institutrices à Varsovie, qui se cachent des Russes pour ne pas être violées. Elles se sentent un peu en sécurité à la vue de ces milliers de Français. Sur un vieux fourneau, les deux jeunes filles, qui parlent très bien allemand, font cuire quelques patates. Elles nous laissent un peu de place pour nos gamelles et nous aussi, nous cuisinons nos pauvres restes.

Sur la route, des chars par milliers, la bannière étoilée, la faucille et le marteau peints sur les tourelles, déferlent vers l'Ouest, vers Berlin. De gros avions percent le brouillard qui nous enveloppe. Sous le fuselage nous apercevons l'étoile rouge. Ces avions servent d'escorte aux chars. Tout cela fait un bruit d'enfer. L'Armée rouge dispose d'un matériel incroyable fourni presque entièrement par l'Amérique, de la simple mitrailleuse jusqu'à la boîte de conserve. L'Amérique déverse son ravitaillement vers Arkhangelsk, port de Russie sur la mer Blanche.

Ce soir là, les Russes nous font sortir des baraques et nous font longer la Warthe. Il fait nuit noire. Des coups de feu éclatent de partout. Nous obliquons vers la plaine et finalement retournons à nos baraques. Il est dix heures du soir. Les soldats boches embusqués tirent de partout et refusent de se rendre.

Au niveau des opérations militaires, voici quelle est la situation. Le général JOUKOV partant de Breslau (aujourd'hui Wroclaw) avec ses soldats longe l'Oder pour rejoindre Franfort sur l'Oder et roule en direction de Stettin (aujourd'hui Szczecin) pour rejoindre la Baltique. Vers le 10 février 1945, l'Armée rouge a envahi toute la Pologne. La Prusse orientale est encerclée mais les combats ne sont pas encore finis. Il faudra encore deux mois de lutte acharnée pour mettre à bas la résistance allemande. Le 1<sup>er</sup> janvier 1945, les Russes étaient en vue de Varsovie, le 1<sup>er</sup> février, ils sont sur l'Oder après avoir parcouru cinq cents kilomètres. Là, ils stationneront pendant un mois pour se réorganiser et attendre leur ravitaillement. C'est la famine, le temps du pillage, du vol, des viols, des assassinats... Et tout cela pour quoi ? Dans les forêts, les Boches défendent chèrement

leur vie !

Le lendemain matin, on nous regroupe sur les accotements de la route en colonne par deux. On nous donne une boule de pain noir pour quatre, et c'est le début de la longue marche vers l'Est. Dans les champs, partout, des soldats allemands tués, raidis par le froid. Sur le bord de la route les civils de la Volksturm chargés d'arrêter les chars sont morts, écrasés ou fusillés. C'est l'horreur ! Toujours cette maudite guerre !

Nous marchons des jours et des jours. Mon ami Karl est dans la colonne de queue. Il me fera bientôt ses adieux car avec ses collègues allemands il sera dirigé vers un camp entouré de barbelés qui avait servi voici peu aux Français. Pauvre Karl, c'est la deuxième fois qu'il est fait prisonnier par les Russes. Je ne le reverrai jamais plus. Dans notre colonne, il y a aussi quelques prisonniers de guerre américains, des pilotes. Les Russes leur ont donné des vélos, on ne sait pas trop pourquoi, mais ils ne les ont pas utilisés longtemps car ils leur seront tous volés par les Mongols. Cela nous a bien fait rire.

Nous arrivons dans une petite ville qui s'appelle Sharniko. Elle marque une étape importante dans mon calvaire car nous ne sommes plus en Allemagne mais dans la Pologne d'avant guerre. C'est là aussi que des camarades ont vu cette pauvre jeune fille mourir clouée sur une table. Quand je pense qu'en 1940 j'ai parcouru trois cents kilomètres à pied sous un soleil de plomb avec la soif pour compagne. En cette fin d'hiver 1945, je fais plus de trois cents kilomètres sur les routes en pleins combats, avec la mort partout. Dans ce village de Sharniko, nous devons coucher par deux chez l'habitant. Les Russes prennent devant moi deux camarades pour la maison de gauche, deux pour la maison de droite. Mon tour ne vient toujours pas et nous arrivons au bout du village. Il n'y a plus de maison. Nos gardiens emmènent le reste de la colonne passer la nuit dans l'église mais nous sommes encore trop nombreux. L'eau de condensation suinte et dégouline sur les murs. J'ai froid, je suis fiévreux. Il fait vraiment trop froid après cette marche.

L'aube se lève. Des officiers français, prisonniers de guerre, montent dans la chaire du curé. Un grand silence se fait. Voici en gros le discours que nous tient l'un d'eux : « Camarades, soldats français, par ordre des autorités soviétiques, j'ai la mission de vous annoncer que vous pouvez vous considérer comme libres. L'Armée rouge vous prie d'être corrects et de l'aider dans sa tâche pour finir la guerre selon vos possibilités. Vous devez vous rendre chez l'habitant qui vous nourrira selon ses moyens après quoi vous mettrez sur vous un petit drapeau aux couleurs de notre pays que vous confectionnerez à l'aide de tissus que vous donneront les Polonais. Par groupe de dix que vous espacerez, vous devrez rejoindre le camp de Praga qui vous orientera ensuite sur Odessa. La France est dirigée par l'Assemblée consultative. En ce moment, les trois grands, ROOSEVELT, CHURCHILL et STALINE sont réunis sur les bords de la mer Noire pour envisager le futur statut de l'Allemagne hitlérienne qui va être vaincue sous peu. »

« Mais c'est où Praga ? » demande l'un de nous. Personne ne sait vraiment. Il y aurait cinq cents kilomètres à parcourir. Encore cinq cents kilomètres. Jamais nous ne pourrions y arriver. Nous sommes pourtant déjà rassemblés par dix avec notre drapeau car les camions russes qui alimentaient le front en munitions et remontaient à vide étaient chargés de nous reprendre et de nous refouler toujours plus à l'Est. Une fois le discours terminé, nous commençons à nous équiper. Les civils polonais font des prodiges pour nous aider. Nous entrons dans une maison. La famille n'a qu'un verre de lait froid à nous offrir mais il nous est salutaire. J'ai les lèvres enflées et plus aucune force tellement j'ai faim et

soif.

Nous voici de nouveau sur la route avec nos petits drapeaux. André GROSSEMY et moi faisons des signes aux camions qui ne se sont pas encore arrêtés. Finalement l'un d'eux stoppe à notre hauteur. Nous montons sur sa plate forme. Il nous déposera vingt kilomètres plus loin à Rogasen (aujourd'hui Rogozno, située au nord de Poznan) où nos camarades nous rejoindront. Dans la ville, nous retrouvons des milliers de réfugiés ukrainiens qui tentent de regagner leur pays par tous moyens. GROSSEMY et moi parcourons la ville pour trouver de la nourriture et essayer de nous laver car cela fait trois semaines que nous nous lavons avec de la neige. Deux Polonaises, la mère et la fille, parlant un allemand parfait, nous interpellent et nous font entrer chez elles. Elles nous montrent le robinet pour notre toilette et nous font visiter leur maison. Tout est détruit. Elles nous font un lit avec de vieilles couvertures dans une pièce voisine et nous invitent à déjeuner. Il y a là également avec nous deux officiers italiens prisonniers des Allemands, capturés en Crête avec le général BADOGLIO. Tout le monde parle allemand et c'est l'un des officiers qui traduit. C'est mon premier vrai repas depuis le départ de mon kommando de Roobrück. Soudain, nous entendons un train qui arrive. Il s'en est fallu de peu que nous oublions notre rendez vous avec nos camarades. Nous courons vers la gare. Le train est bondé. Impossible de monter, d'autant que les pilotes américains nous refoulent. Sur la locomotive, des femmes et des enfants sont assis sur la tubulure pour se réchauffer. Après de vigoureux efforts, nous réussissons à nous accrocher le long d'une paroi d'un wagon à charbon vide où nous nous laissons glisser avec soulagement.



## XI

A l'intérieur, il y a déjà quelques Français. Il commence à faire nuit. Nous traversons la forêt lorsqu'un avion à croix gammée nous prend en enfilade et nous mitraille. Nous sommes obligés de sauter du train et de nous enfuir dans la forêt.

Un jeune russe de quatorze ou quinze ans accompagné du conducteur de la locomotive nous demande de rapporter tout le bois mort que nous trouvons pour essayer de faire repartir le train. Au bout d'un certain temps, il reprend sa route toutes lumières éteintes malgré l'obscurité. Il fait froid. Dans notre wagon, il y a un poêle pour nous réchauffer. Voilà que le plancher s'embrase ; les flammes nous font reculer mais nous parvenons tout de même à éteindre l'incendie. Après quatre ou cinq heures de voyage, nous arrivons en gare de Wriesnia (à l'est de Poznan, sur la route de Varsovie) où nous sommes pris en charge par les miliciens polonais qui nous emmènent dans une caserne désaffectée, à l'autre bout de la ville.

A ce point de mon récit, je veux reparler de mes camarades laissés sur la route. Quand ils sont arrivés en gare de Rogasen, ils ont su que le train n'allait pas jusqu'à Varsovie et qu'il fallait prendre le convoi suivant. Nous les croyions embarqués en queue de train ce qui était faux. Mes camarades avaient donc pris le deuxième convoi qui les avait menés à Varsovie puis Odessa. Ils arriveront chez eux dans leur famille deux mois et demi plus tôt que moi. La malchance me poursuit encore une fois.

Nous voici dans cette caserne polonaise construite avec le concours d'architectes français. Après 1918, nous avons beaucoup aidé à la reconstruction du pays. La caserne en question ressemble à s'y méprendre à celle des Dunes à Poitiers. Nous sommes le 10 mars 1945. Dans une chambrée, un civil allemand, la gorge tranchée se roule et ensanglante les marches sans que personne ne s'inquiète de son sort. Il agonisera durant trois jours dans l'indifférence générale.

Des miliciens polonais viennent réquisitionner cinquante ou soixante Français. Je ne sais comment je me retrouve dans le lot. Les miliciens nous emmènent en ville lorsque dans une petite rue nous voyons une longue colonne de femmes et de gosses qui attendent. Nos miliciens les font ranger le long des bâtiments et nous avançons deux par deux jusqu'en tête de colonne où l'on nous donne un pain pour quatre hommes. Nous avons le cœur gros et un peu honte. Lesquels d'entre nous avaient le plus faim, ces pauvres femmes et ces enfants ou nous ?

Je dois remercier nos hôtes. Les prisonniers français leur doivent beaucoup car s'ils ne nous avaient pas aidé je ne crois pas que nous aurions revu la France. J'en ai pleuré quand j'ai vu ce triste spectacle que les journaux ont tu.

Chaque jour qui passe amène de nouveaux camarades qui reviennent du front. Parmi les nouveaux venus il y a des femmes ukrainiennes, des Polonaises que certains prisonniers français épouseront. Dans l'immédiat, nous les aidons à refaire leur paquetage en les habillant proprement de telle façon qu'il n'y ait aucune différence entre les soldats français et elles. Le calot sur l'oreille, elles pénètrent dans les chambrées avec leurs amants. Il y en a deux ou trois par chambres pleines à craquer de soixante ou quatre vingt anciens prisonniers de guerre. Au moins ces jeunes filles seront désormais protégées

au milieu de nous et plus jamais violées par les Russes. Cela non plus, personne ne l'a dit. Pourtant, c'est vrai, j'y étais et je l'ai vu.

Du côté nord de la caserne, sur un terrain vague gisent les cadavres de dix ou douze soldats allemands gelés, raidis par le froid. Des soldats cherchent à retirer tels des charognards leurs vestes pour alimenter le marché noir qui bat son plein. Depuis quelques jours nous entendons dans le lointain le canon qui tonne. Les Boches reviennent donc ! Nous sommes inquiets mais nous apprenons finalement que nous trouvons à trente kilomètres de Poznan dont la citadelle abrite un régiment de soldats allemands qui ne veut pas se rendre. Les troupes russes qui les encerclent les massacreront tous. Ce sera la dernière fois que j'entendrai le canon.

En cette fin du mois de mars 1945, un convoi de femmes déportées politiques, protégées par les hautes autorités russes, entre dans la cour. Nous allons à leur rencontre et c'est là pour la première fois que j'ai compris ce que voulaient dire four crématoire, piqûre au phénol, pendaison, noyade, assassinats et toutes les autres atrocités commises dans les camps de concentration où les SS de HITLER se comportaient comme des bourreaux. Personne ne le savait sur le territoire du III<sup>ème</sup> troisième Reich mais les massacres se sont déroulés pendant quatre ans. Je me souviens que nous avons fait entrer dans les couloirs de la caserne toutes les femmes françaises déportées politiques. Il y avait entre autres deux enseignantes de Dijon qui venaient d'un camp de concentration. Nous les avons fait s'allonger sur le sol, sur les carreaux, sans paille. Puis nous les avons couvertes de nos capotes pour les protéger du froid. Un soldat français s'est couché entre chaque femme afin de leur éviter d'être harcelées par les soldats russes qui rôdaient et toute tentative de viol. Nous sommes maintenant plusieurs milliers et nous faisons nous-mêmes notre police.

Le lendemain, nous ferons loger nos amies dans une villa attenante à la caserne. Le midi, les Russes nous servent une louche de soupe au millet. Parfois, c'est de l'orge, de l'avoine avec une viande que nous appelons le « singe ». C'est en fait de la viande bœuf en provenance d'Argentine. A part cela, nous passons notre temps en trafics divers, marché noir, vols etc. Tout ce que nous pouvons trouver est revendu.

Dans les campagnes, les Polonais reprennent goût à la vie mais les Russes font des réquisitions de blé et de bétail pour faire vivre toute cette population affamée. Un certain soir, un officier russe entre dans notre chambrée et nous prie de nous rendre à la gare. Il fait noir et nous ne voyons pas où nous mettons les pieds. Le ciel opaque nous protège des avions ennemis. Il s'agit en fait de décharger des wagons qui contiennent du sucre volé dans la région de Berlin et qui sont destinés à Moscou. Etant de petite taille, mes camarades me font monter sur les sacs et là je remplis les poches et les manches de toutes nos capotes. Quand nous sortons de la gare au petit matin, nous avons au moins cinq kilos de sucre chacun sur nous. Ce sera pour moi le salut. Je suis resté deux longs mois dans cette caserne. Les Russes nous font écrire à nos familles. De petits avions font la navette avec Moscou et emportent nos chères missives à l'ambassade de France à Moscou où le général CATROUX est en place. Il est notre seul lien avec la France. Ma famille recevra deux lettres de moi en novembre 1945 portant le cachet de l'ambassade. Dans notre caserne polonaise, la vie s'organise auprès de la cuisine grâce à la tolérance des soldats russes. Dans une grande salle est installé le bureau des échanges que nous appelons le bureau du marché noir. Tout soldat peut y aller échanger une chemise contre un caleçon, une capote usée contre une demi neuve, un accordéon contre une guitare. Il y

a là des objets incroyables ramenés par les colonnes de réfugiés qui viennent de la région de Berlin.

Un petit intermède quotidien nous fait bien rigoler : un petit avion boche à croix gammée nous survole chaque soir. A chaque fois la DCA russe l'oblige à se replier sans pouvoir toutefois l'abattre.

Les jours passent à discuter et à écouter les récits des nouveaux qui arrivent de la rive occidentale de l'Oder. Des groupes se forment et nous apprenons des choses effroyables. Je n'ai pas tout vu mais j'ai entendu des choses que les journaux français n'ont pas encore relatées trente cinq ans après. Voici qu'arrive auprès de moi un Français S.T.O (service du travail obligatoire) qui fut employé avec des milliers de prisonniers de toutes nationalités à creuser une tranchée anti-chars à cent kilomètres au nord de l'Oder. Ce Français raconte qu'il s'est avancé au devant du premier char russe qui l'a libéré sur le champ. Il s'offrit de monter sur le char afin d'éviter à ses libérateurs de tomber dans le piège du fossé qui venait d'être creusé. Ce jeune français était de Bordeaux. Il partit pendant trois jours au combat contre les Boches. Il revint sain et sauf, décoré de la plus haute distinction russe, « l'Ordre de la Croix du Maréchal STALINE ».

Nos camarades qui arrivent ont assisté à des scènes atroces : des femmes allemandes de tous âges, raflées dans les villages et qui n'avaient pu fuir devant l'avancée de l'Armée rouge, ont été enfermées dans les églises et violées sans distinction d'âge par les Russes. La plupart ont été tuées ensuite. Il n'est pas rare, en rentrant dans les maisons qui tiennent encore debout, de voir une femme ou une jeune fille violée, tuée, les jupes retroussées, une bouteille entre les jambes, achevée d'une balle dans la nuque.

Je ne peux parler de mon séjour à Wriesnia sans évoquer quelques uns de mes camarades des Deux-Sèvres qui sont avec moi dans ces tristes moments. Ils ont vu et vécu les mêmes choses que moi. Il s'agit de Gustave DEVAULT de Coulonges, d'Abel LEGERON de Faye, de Clovis POUZINEAU de La Chapelle Thireuil, d'Ernest BREMIAUD de Niort, de Jean PAPON de Larode dans le Puy de Dôme, sans oublier X... de Champdeniers qui fut obligé sous la menace de violer une jeune femme. Il nous précisa après que la femme lui avait dit qu'il était le septième. Je ne peux m'empêcher de repenser à toutes ces atrocités, ces hontes, cette déchéance, cet enfer.. Je troque les quelques kilos de sucre volés dans le train contre un jambon que je ramène à la caserne. Chacun de nous reviendra ensuite de ses promenades les bras chargés de victuailles.



## XII

Au soir du 8 mai, nous apprenons la capitulation de la Grande Allemagne, de ce III<sup>ème</sup> Reich qui devait dominer le monde durant mille ans. Des réfugiés de Berlin nous racontent les horreurs des combats, des gosses de quatorze ou quinze ans gisant par milliers dans les bouches du métro. On leur avait bien distribué des armes pour faire face à l'Armée rouge. Mais celle-ci écrasa tout sur son passage. Pauvres gosses ! Mourir pour le Führer alors que celui-ci et son épouse se sont déjà donnés la mort dans le bunker de la Chancellerie !

Pour nous, en Pologne, c'est la fête. Les Russes nous distribuent de la vodka. Nous confectionnons un mannequin à l'effigie de HITLER, nous le pendons et le brûlons dans la cour de la caserne devant vingt mille hommes et plusieurs compagnies de soldats russes. La joie est immense, partout, mais c'est aussi la chasse car on nous a signalé deux français de la légion Charlemagne, alliée des nazis, qui se sont faufiletés parmi nous. Vite repérés, nous les livrons aux soldats russes. J'ignore ce qu'ils sont devenus. La moindre des choses a été peut être pour eux de finir dans un goulag en Sibérie.

Le 17 mai, les Russes forment un train. Il est tellement long que je n'en ai jamais vu la fin. Il doit nous mener à Odessa pour embarquer sur trois bateaux anglais venus nous chercher. Mais hélas, notre peine n'est pas encore terminée. Nous allons rouler pendant onze jours en cherchant les passages et les endroits où les ponts sont encore en état. Dans le train, nous sommes pleins d'espoir car cette fois les wagons ne sont pas cadencés. Je vois défiler des paysages inconnus, des plaines, des forêts, des marais... et puis la taïga comme disent les Russes. Deux jeunes femmes sont couchées sur le toit d'un wagon. Elles y resteront onze jours. Chaque jour, au milieu de la journée, le train s'arrête. Le clairon sonne, c'est le signal pour nous de se rendre au wagon cuisine où l'on nous sert du millet ou de l'avoine bouillie. Sans avertissement, lentement, le train repart. Nous traversons la Vistule sur deux lignes de fer posées sur des poutrelles de bois entrecroisées qui sont installées au fond du fleuve et tout cela à cinquante ou soixante mètres au dessus des eaux. Je suis assis avec mes camarades à la porte du wagon, les jambes pendantes dans le vide. Le vertige nous ramène dans le fond du wagon. Le vent fait tanguer le train ; nous apercevons l'eau entre les planches du wagon, en dessous de nous. Les mouettes font le tour du convoi. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie ! Notre convoi de rescapés roule lentement. Seuls les jours comptent. Nous passons les gares de Lokov Tatory, Kanie et Chelm, toutes situées à l'est de Lublin. Nous rencontrons des milliers d'évacués, des femmes, des gosses en guenilles qui attendent un train pour rejoindre leur pays.

19 mai 1945

Le froid est vif et on grelotte dans le wagon. Le train s'arrête dans des gares où on fait du troc, du marché noir. Mais on avance lentement, trop lentement. Le train s'arrête la nuit. Il règne un silence de mort. Il s'arrête aussi en pleine forêt durant des heures sans que nous en connaissions la raison. Nous attendons je ne sais quoi. Puis nous repartons lentement. Des camarades sont pris à partie par des soldats russes pour avoir dessiné de grands escargots sur les wagons. Les Russes acceptent très mal ce genre de plaisanteries de notre part. Nous approchons de l'Ukraine. Kovel, à l'est de Lublin, est en ruines au milieu de pâturages qui s'étendent à perte de vue. Quelques mamelons brisent la monotonie d'une plaine sans route... Seuls quelques sentiers mal entretenus, où juste



un cheval pourrait passer, traversent l'étendue immense. Nous poursuivons notre route, toujours vers l'Est. Nous sommes en Ukraine depuis deux jours. Un autre champ de ruines devant nous. Ce doit être Zitomir<sup>1</sup>. Des maisons en planches couvertes de paille. Comme il fait un peu plus chaud désormais, nous nous sommes mis en short. Le train s'arrête à nouveau, la locomotive est détachée du convoi et attachée à l'arrière. Nous changeons de direction. Des femmes russes reconstruisent une voie et posent des poutrelles en bois. A côté de nous, un train bombardé, les wagons retournés et criblés de trous. Sur l'un des rares wagons intacts, je lis « S.N.C.F Bordeaux ». Nous poursuivons notre route. Adieu Odessa que je ne verrai jamais !

Le matin, il fait frais. Il y a de la gelée blanche sur le ballast. Enfin, dans une forêt qui n'en finit pas, une petite gare. Nous demandons en allemand où va la ligne que nous empruntons. Lorsqu'on nous répond que notre train se dirige vers Mourmansk et Léninegrad, c'est pire que si l'on nous avait asséné un coup de masse sur la tête. Comment est-il possible que nous roulions maintenant vers le nord. Nous pensons aux convois de prisonniers allemands partis vers la Sibérie. Qu'allons nous devenir ? Ce n'est pas possible, nous qui sommes les alliés du peuple russe. Mais nous roulons toujours. Nous avons quitté la forêt et pénétrons dans la taïga, zone inculte et marécageuse, sans route. Je crois que nous traversons Kiev. Nous sommes maintenant dans une plaine sans arbre. Des carcasses de chars gisent un peu partout. Nous circulons au milieu de ce cimetière de chars. Ici de terribles combats se déroulèrent entre Kiev, Smolensk et Vitebsk.

Je me souviens de Karl à Roobrück qui me faisait planter des petits drapeaux pour marquer la ligne des combats. Nous venons de passer un fleuve mais je ne sais pas s'il s'agit du Pripet ou du Dniepr. Maintenant la région est faite de marécages. Les petits villages aperçus montrent des maisons de rondins couvertes de paille tressée. La diversité des paysages de la république des soviets est impressionnante. Les marécages que nous traversons maintenant ne sont pas hospitaliers. De grands roseaux bordent la ligne de chemin de fer en contrebas. Un fleuve large comme la Charente à Rochefort coule tout près. Un officier nous dit : « Camarades, recueillez-vous ! C'est à vingt kilomètres d'ici que Napoléon a perdu la moitié de la Grande Armée ! » Nous venons de franchir la Bérésina ! Encore une journée de route et nous débarquons à Star Dorogi, à cinquante kilomètres au sud de Minsk<sup>2</sup>. Cela fait onze jours que nous sommes partis de Wresnia en Pologne, près de Poznan. Les moustiques nous assaillent dans cette région des marais du Pripet.

Nos camarades russes nous dirigent en colonnes sur la route de Minsk. Au bout de deux kilomètres, il nous font pénétrer par une large porte surmontée d'une arcade dans un immense camp désaffecté qui avait auparavant été occupé par des troupes allemandes. Notre camp, nous dit-on, compte environ trente mille hommes. Au bout de quelques jours, il y en aura cinquante mille ! On nous sert toujours du millet et de l'avoine concassée. Je vais rester ici une trentaine de jours environ et durant ce temps nous nous promenons avec les camarades dans les sentiers et la forêt ou sur les bords des marais. Nous sommes curieux de prendre contact avec cette population russe que nous ne connaissons pas.

Un jour, nous sommes une dizaine de français à nous promener en forêt. Nous trouvons des civils, des femmes et des vieillards en train de scier de gros sapins dans une clairière. Nous avançons vers eux et leur demandons s'ils parlent allemand. Un vieux moujik avec une grande barbe s'approche et nous souhaite la bienvenue en allemand.

---

<sup>1</sup> Zitomir : Aujourd'hui Jytomyr, ville d'Ukraine située à environ deux cents kilomètres à l'ouest de Kiev.

<sup>2</sup> Minsk : capitale de la Biélorussie.

Puis il nous raconte : « Vous voyez, là c'était mon village. Un jour de l'hiver 1942, des automitrailleuses allemandes sont arrivées et puis des camions chargés de troupes. Les Allemands ont fait sortir les habitants et nous ont emmenés à la lisière de la forêt. Une automitrailleuse est passée dans la rue du village et a lancé une grenade incendiaire sur chaque maison. En quelques minutes tout a été détruit. Les Allemands sont partis sans se soucier de nous. » La conversation s'engage alors avec ces pauvres gens. Un autre moujik s'avance vers nous et nous dit que les Français ont de la chance car ils ont de l'or, des montres, des vélos. La France est selon lui un pays où il fait bon vivre alors qu'ici tout est souffrance. Nous répondons que nous n'avons plus ni montre, ni alliance car les soldats de l'Armée rouge nous ont tout volé après nous avoir libérés de nos stalags. Le moujik nous répond que l'Armée rouge n'est pas leur armée, que leur pays veut son indépendance. Ici nous dit-il, c'est la Russie blanche. J'avoue que je n'y comprends pas grand' chose. Pour moi, c'est une autre histoire.

Je me hasarde à dire en allemand que les Russes ont gagné la guerre, fait leur révolution et qu'ils sont sans doute plus heureux qu'au temps des tsars. « C'est faux ! » me répond le moujik, « à l'époque, nous étions des serfs mais nous avions un lopin de terre intouchable qui nous permettait de faire vivre nos familles. A présent, nous n'avons plus rien. Tout est à tout le monde. Si nous récoltons deux sacs de patates, il faut en donner un à l'administration des soviets. Pour le millet et le seigle, c'est pareil. Le maréchal STALINE nous opprime plus que le tsar Nicolas II. » Nous sommes gênés et surpris par ces déclarations.

Des Français viennent d'installer un terrain de football et un ring. Dans une baraque désaffectée, des artistes français de l'Opéra de Paris répètent une pièce de MOLIÈRE, « *L'Avare* ». Nous les regardons par la porte. De petites boutiques se montent pour alimenter le marché noir mais assurer aussi notre survie. Sur une grande place de sable, devant les baraques, des artistes brisent des bouteilles de toutes sortes de couleurs et écrivent sur le sable : « Gloire et honneur au Maréchal STALINE, au Président ROOSEVELT, à Monsieur CHURCHILL, au Général De GAULLE ». Nous sommes admiratifs devant leur travail. Plus loin, on voit écrit sur des banderoles : « Merci et éternelle reconnaissance aux camarades soviétiques libérateurs. » Tout cela est touchant. Nous en avons les larmes aux yeux. Reverrons nous un jour la France ? Ce soir, j'ai joué à la pétanque et mon équipe a gagné le concours de boules des Français de Russie à Star Dorogi. Sur des lits superposés, je suis assis en face d'une grande fenêtre. Dehors, un jeune Russe joue de l'harmonica en gardant un troupeau de vaches dont les sonnettes tintent du soir au matin. Nous sommes en juin et en cette saison le jour se lève dès trois heures. Un camarade joue du violon et nous amuse. Quelques Français nous apprennent une mauvaise nouvelle. Une équipe du service d'eau en puisant de l'eau dans un puits sans margelle pour faire notre cuisine vient de remonter le cadavre d'un soldat allemand en putréfaction. Il y a plus de huit jours que notre cuisine est faite avec l'eau de ce puits... L'état de putréfaction du cadavre semble très avancé.



### XIII

Nous sommes dans les derniers jours de juin 1945. Je fais partie du premier bataillon de libérés. Les soldats russes viennent nous chercher pour aller à la désinfection. Nous rentrons dans une baraque et encore une fois nous nous retrouvons tout nus. Les poux nous assaillent de nouveau. Nos effets sont attachés et numérotés pour être mis dans une étuve portée à une température de plus de cent degrés. Dans la pièce d'à côté, il y a des douches supplémentaires et de grandes bassines pour se laver.

Deux jeunes filles russes, bonnet étoilé sur la tête et décorations sur la poitrine nous donnent à chacun un minuscule morceau de savon. J'entends dans mon groupe des protestations de plusieurs titis parisiens qui se trouvent gênés de se laver ainsi devant des femmes. Le danger de la guerre étant passé, le tempérament râleur des Français reprend le dessus. C'est bien la première fois depuis notre départ de Roobrück le 25 janvier que j'entends parler de pudeur et de respect.

Au fond du camp, au bord d'un remblai, j'aperçois une dizaine de Français qui font cuire du millet et des patates dans des boîtes de conserve. Cette scène est banale mais il faut préciser qu'il s'agit là de plusieurs colonels et autres officiers. Les officiers ont particulièrement souffert dans les oflags durant la guerre. Ils étaient notoirement sous alimentés simplement parce que le Convention de Genève interdisait aux officiers de travailler dans les camps. Ils devinrent donc rapidement des poids morts pour l'Allemagne qui ne fournissait pas de pain aux improductifs. Quand cela nous était possible, à nous hommes de troupe ou sous officiers, nous nourrissions en cachette les officiers français.

S'il est vrai que les officiers ont eu la vie dure durant cette période, les Russes ont terriblement souffert également. En effet, les Russes n'étaient pas protégés par la Croix Rouge de Genève à laquelle adhéraient les Allemands. Pressés de faire disparaître la race slave aussi vite que possible car jugée comme inférieure, les Nazis utilisèrent toutes sortes d'atrocités pour parvenir à leurs fins.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1945, le premier bataillon dont je fais partie est sommé de se mettre en colonne et de rejoindre la gare de Star Dorogi. Nous sommes environ mille cinq cents à partir dans ce convoi. Un train français est formé toutes les deux heures. Un pope avec une longue barbe, un crucifix au bout du chapelet nous regarde embarquer. Enfin, c'est le départ sur Schluh, Buranovitch, Brest Litor, Nipschie, Sield, Broscov... Je vois aux abords de la forêt en arrivant à Bialystock un homme âgé portant une longue barbe qui s'arc-boute sur les manchons d'une charrue et devant, tenant une corde et attelées à la charrue, une douzaine de femmes en guenilles gardées par un soldat russe en armes. Je crois que ce sont des femmes allemandes déportées.

A cinquante kilomètres au nord de Varsovie nous sommes bloqués par des inondations. C'est vrai qu'il pleut depuis deux jours sans arrêt. L'eau arrive au ballast sur la voie ferrée. Le train stoppe. Nous attendons la nuit. A ce moment là, il recule. On lui ajoute un autre convoi de Français. Notre train progresse à nouveau mais à petite vitesse, à cinquante kilomètres à l'heure environ. Nous passons la Vistule et Varsovie en pleine nuit. On ne voit rien, aucune lumière, rien, pas un signe de vie. Le bruit de ferraille du train est le seul bruit que nous entendons. Bien qu'on nous ait dit qu'on allait en France, nous n'y croyons plus vraiment tant nous sommes désabusés et lassés de courir le monde. Nous dépassons donc Varsovie dans la nuit du 5 au 6 juillet, puis c'est Kutno, Konin... A trois heures de l'après midi, nous sommes en gare de Wresnia que je connais bien puisque c'est ici que nous avons volé du sucre il n'y a pas si longtemps... A neuf heures du soir, nous sommes à Poznan. Puis arrive Opalinea. Nous venons de traverser la Pologne. La frontière allemande est proche : Bohem Schierbus, Sternberg. Nous roulons très lentement.

L'aube se lève. Nous apercevons les marais de l'Oder. Le train s'arrête à nouveau. Mon wagon se trouve au milieu du convoi. Nous sommes en plein milieu du grand fleuve, l'Oder. Pas de parapet là non plus. Nous sommes suspendus au dessus de l'eau, le vent fait tanguer notre wagon. Ce serait tellement bête de mourir si près du but.

La locomotive de devant crache une épaisse fumée noire que le vent rabat sur le convoi. La loco du milieu semble faire du surplace tandis que la troisième, là bas à deux kilomètres dans la campagne, crache des étincelles. Nous n'avons pas l'impression d'avancer. Les rails recouverts d'une petite gelée blanche sont glissants d'autant plus que le petit jour est plein d'humidité. Les locomotives n'arrivent pas à monter la légère courbe qui doit nous mener à Francfort. Nous avons peur mais il faut attendre que le soleil soit plus haut dans le ciel pour sortir de ce mauvais pas.

Enfin, ça y est, nous franchissons l'Oder. Nous sommes maintenant en Allemagne. Rapidement nous atteignons la gare de Fürstenwalde, puis les faubourgs du grand Berlin. Par ci par là, il y a encore des cadavres dans les jardins, sur les bords de la Havel et de la Spree. Avant la guerre, ce devait être très beau. Berlin Kopenik, c'est l'arrêt dans la gare en ruines. On nous emmène dans des camions conduits par des chauffeurs russes au Frédérik Garten, une grande place du centre de Berlin couverte de baraques. Nous passons la nuit là, mais rongés par les punaises nous n'arrivons pas à fermer l'œil.

Berlin n'est que décombres. De quartiers entiers il ne reste que quelques pans de murs sans fenêtres, des monceaux de pierres partout qui bouchent les rues. Malgré les destructions nous pensons que Berlin a été moins touchée que Varsovie.

Il me semble que nous sommes le 14 juillet quand au petit matin des camions russes arrivent au Frederik Garten devant nos baraques. Il y en a cent quinze. Vingt deux hommes par camion accompagné d'une voiture légère russe.

Notre impressionnant convoi prend la route du sud. Nous traversons les faubourgs de Berlin : Wittenberg Strand Allee, Haupt Strasse, Schas Strasse, Pasdam Strasse ... Bitterfeld, Usleben, la patrie de LUTHER, Halle, Langerhausen, Wald Hausen, Rossla, Berga, Nordhausen... Ces dernières villes traversées sont intactes. Pas une vitre brisée, aucune maison bombardée. On dirait un îlot de civilisation au milieu d'un paysage lunaire. Des cheminées d'usine crachent leurs fumées. Ce sont les usines KRUPP que les Russes se sont bien gardés de détruire car ils en ont besoin pour finir la guerre.

Hier soir, nos chauffeurs russes, après avoir rangé leurs véhicules et traversé la ville de Halle, nous ont demandé de descendre et nous ont autorisé à coucher dans les blés. Nous faisons halte pour la nuit. Nous voilà couchés en hérisson pour une nuit à la belle étoile.

Le lendemain, une très vieille femme allemande appuyée sur une canne s'approche de nous en boitant : « Mes enfants, je viens chercher des soldats français par groupes de dix pour venir chez moi. J'ai des choses pour vous. » Nous suivons la grand mère et arrivons à une servitude où son mari est occupé à faire bouillir de l'eau dans un grand poêlon. Cela sent le café. Je me souviens encore aujourd'hui de cette grand-mère qui, en plein malheur, avait par ce petit geste réveillé en nous tant de respect et d'amour. Ma reconnaissance lui est acquise pour toujours. Nous sommes toutefois dans un état pitoyable et nous ne savons pas si la maladie ne nous empêchera pas de retrouver la

France.

Nous rejoignons nos véhicules car il nous faut poursuivre notre route. Nos chauffeurs sont ivres de la benzine qu'ils ont siphonnée pour remplir les réservoirs. Notre convoi s'engage dans la montagne du Harz. Nous arrivons à Nordhausen. J'ai cru là que c'était la fin du monde.



## XIV

C'est à Nordhausen en effet qu'était situé le tristement célèbre camp de Dora. Voici ce que j'y ai vu : un camp de prisonniers de guerre qui travaillaient à proximité du village de Salza. Au bout du camp, la montagne couverte de sapins nous invite à la promenade, mes camarades et moi. Le paysage est magnifique : des villages, des maisons, des fermes se nichent au fond des vallées.

En montant, sur notre droite, deux entrées de souterrains. Nous apercevons un soldat russe en armes qui garde l'une des entrées béantes. On nous explique qu'une automitrailleuse est entrée là et qu'on ne l'a jamais revue ! Sous la montagne, les Allemands avaient installé une véritable ville avec une usine où étaient fabriqués les V1 et les V2 qui ont fait tant de mal à la ville de Londres. Aux alentours, nous voyons des tubes de cinquante à quatre vingt centimètres de diamètre et long de huit à dix mètres.

Gravissant la colline entre des sapins, nous « tombons » sur le camp des gardiens S.S puis encore plus haut le camp de concentration entouré d'une double rangée de barbelés : des baraquements, une grande place bordée de sapins avec en son milieu une piscine entourée de poteaux munis de crochets, les gibets, pour pendre les suppliciés après l'épreuve de l'eau glacée.

Nous grimpons toujours plus haut. Caché dans la forêt, le four crématoire près duquel il y a là deux ou trois tas de cendres grises et quelques os qui ne sont pas complètement consumés. Un bâtiment bas en briques apparaît. Je pousse la porte. A gauche, enveloppés dans un drap, deux cadavres, un homme âgé et un garçonnet d'une dizaine d'années. A côté sur un évier des outils : tenailles, pinces et des restes de dentiers avec quelques dents en or. J'ai envie de vomir. Tout ce que je décris ici n'était pas visible du ciel car la cheminée du four s'élève entre deux sapins hauts d'une trentaine de mètres.

Un médecin de Arras, le Docteur DUFLEAU, emprisonné dans le camp depuis six mois nous guide dans notre visite. Il estime qu'il y avait à Dora entre cent et cent cinquante décès par jour durant le temps où il y était prisonnier. Huit cent hommes étaient parqués dans chacune des baraques, trois prisonniers par lit. La ration était d'une soupe par jour composée d'eau et de quelques feuilles de choux avec cent grammes de pain. Au bout de quelques semaines de ce traitement, les prisonniers s'affaiblissaient très vite et tombaient souvent d'inanition. A ce moment là, on les emmenait chez le dentiste pour leur enlever leurs dents en or s'ils en avaient puis on les conduisait au four crématoire sur un chariot en fer. A la moindre faute disciplinaire, les prisonniers étaient abattus mais comme la pente était trop raide pour monter les cadavres au four crématoire, on hissait les corps jusque là au moyen d'une corde. Ce sont les prisonniers eux-mêmes qui accomplissaient cette sinistre besogne sous le regard des S.S. Quand les déportés étaient jugés trop faibles mais pas encore mourants, on les expédiait au camp de Lublin en Pologne où ils étaient exterminés à leur arrivée. Dora n'était qu'un camp de travail qu'il fallait alimenter régulièrement en ouvriers pour fabriquer les V1 et les V2. Au fond des souterrains, les prisonniers devenaient vite aveugles faute de lumière solaire. Selon le Docteur DUFLEAU, la durée de vie d'un homme à Dora était d'environ trois mois.

Nous passons dans une immense carrière de pierres à plâtre. Des blocs énormes en étaient extraits par les déportés et tirés par eux sur des rondins de bois. On comprend

mieux leur état d'extrême fatigue quand on voit tout ça.

Comment les habitants du village de Salza tout proche ont-ils pu tout ignorer jusqu'à l'arrivée des Américains, ignorer tout des drames qui se déroulaient ici ? La plupart des gardiens du camp, des S.S, ont été passés par les armes, tout au moins ceux qui ont été pris les armes à la main. Il y avait parmi eux des gosses d'une douzaine ou d'une quinzaine d'années ! La population civile allemande reçut les Américains comme des libérateurs. Etait-ce à cause du chocolat, des cigarettes ou du vin qu'ils amenaient avec eux ? Et pourtant !...

Dans les souterrains qui menaient à l'usine, les Américains ont envoyé trois chars. Un seul est revenu. Deux mois après, les deux autres n'étaient toujours pas réapparus. Tout porte à croire qu'au 10 juillet 1945 des S.S étaient toujours terrés au fond des souterrains dont on dit que la longueur totale était d'environ quatre vingt kilomètres. Moi-même, je ne suis pas entré dans les souterrains car le danger de mort était encore réel.

.....

Nous n'avons toujours rien à manger. Nous nous dirigeons vers le village où nous trouvons un peu de pain que nous ramenons en fraude. Sur le chemin du retour, nous apercevons un champ de pommes de terre que nous avons tôt fait de retourner à cinquante ou cent à l'aide de barres de fer. Nous saccageons peu après un champ de petits pois. Sur ces entre faits, des civils allemands s'en prennent à nous, nous insultent et nous courent après aidés en cela par deux policiers armés simplement de bâtons blancs.

Je passe la nuit couché dans le tube d'un V2 sur le bord du camp. Les Russes, pendant ce temps là, inspectent leurs camions et font le plein d'essence. Avec eux, ce n'est plus le grand amour. Notre retour en France n'en finit pas et nous vivons dans des conditions déplorables. Enfin, la colonne de camions se remet en branle, emmenée par une jeep occupée par un officier russe et un Anglais responsables de notre convoi, à travers les monts du Harz. Nous avançons dans un paysage magnifique qui ressemble beaucoup aux Vosges.

A sept heures du soir, nous passons en zone anglaise. Enfin ! Nous en avons vraiment marre de vivre avec les Ivans et les Tartares... A ce stade de mon récit, il est utile de préciser que la carte de l'Europe a été profondément modifiée et cela dès l'hiver 1944-1945. A Yalta, la Russie a obtenu les Pays Baltes et la moitié de la Pologne orientale ce qui amenait la frontière russe à cent cinquante kilomètres de Varsovie. En échange, la Pologne était pourvue de la Prusse orientale avec tous les ports de la Baltique jusqu'à Stettin. L'Oder constituait la nouvelle frontière entre la Pologne et l'Allemagne, la Nesse, la frontière entre la Pologne et la Tchécoslovaquie. C'est ce qu'on a appelé la frontière Oder-Nesse. La Pologne devenait une république populaire.

A l'ouest de l'Oder, la portion de territoire qui s'étend sur une largeur de trois cents kilomètres environ jusqu'à l'Elbe deviendra l'Allemagne démocratique qui devait être occupée par les Russes pendant cinquante ans aux dires de STALINE. De la mer du Nord à la mer Noire les Russes installeront un rideau de fer hérissé de miradors coupant l'Europe en deux mondes totalement différents. Berlin, en zone orientale, sera partagé et administré par les quatre grands. L'autoroute n°1 qui rejoint Brunswick et Hanovre sera le point de passage du ravitaillement de Berlin. Les avions disposeront d'un couloir de

cinquante kilomètres sur l'autoroute en question pour rejoindre les aéroports de Berlin dans les années cinquante. Devant l'afflux des réfugiés qui fuient le régime communiste, les Russes construiront en 1963 un mur infranchissable, le Mur de la Honte... Le monde communiste se ferme alors au monde capitaliste. A l'Ouest du rideau de fer, l'Allemagne fédérale est partagée en trois zones : au nord, la zone d'occupation anglaise, au centre la zone américaine et au sud la zone française.

.....

J'en reviens maintenant à mon périple. Je crois que c'est aux environs de l'Eislegen, que nous sommes reçus par nos amis anglais dans un camp de toiles. Des infirmières françaises nous dirigent et nous conseillent. Cela sent la France. Les communications restent cependant très difficiles car l'Allemagne s'est totalement effondrée. Des ruines à perte de vue, plus de ponts, des villes détruites... Partout la famine, la misère, le deuil, les morts, les blessés, les mutilés... Vingt millions d'Allemands sont morts selon les statistiques. A la fin de la guerre il y a en Allemagne cinq femmes pour un homme.

Dans la petite gare de Vehausen, il n'y plus de vitres, ni de toit. Nous sommes sur les bords du canal de la Weser à l'Elbe (le Mittel Canal). Nous embarquons dans des wagons de voyageurs. C'est la première fois car depuis le début de la guerre je n'ai voyagé que dans des wagons à bestiaux. Nous sommes le 21 juillet 1945. Notre train roule vers l'ouest : Volbergern et Hanovre. Cette grande ville est détruite entièrement. C'est la même vision d'apocalypse qu'à Varsovie. Numsdorf, Landorf, Minden, nous traversons la Weser. Puis Osnabrück, Bamsdorf, Emmerich. Nous passons le Rhin à 12 h 35.

C'est enfin la frontière hollandaise. Nous entrons dans un pays tout plat. Des pâturages à droite et à gauche. Nous nous pressons vers les portières pour regarder de tous côtés. Certains parmi nous font à nouveau la chasse aux poux et aux puces qui sont également du voyage. Nous chantons. Ça sent si bon la France ! Nous pensons à tous nos camarades que nous avons laissés dans la taïga russe ou dans les boues des marais, en Pologne ou en Allemagne, à tous ceux qui n'ont pu survivre à tant de malheurs. Dans l'après midi du 21 juillet, à quatre heures vingt, nous franchissons le canal Albert à Warkenvald-Achel. Nous passons la frontière hollando belge à Neerpelt, le canal de la Meuse à l'Escaut le 22 juillet puis Shaerbeek et les faubourgs de Bruxelles.

Nos amis belges nous font entrer dans un centre d'accueil : de petites tables, des assiettes blanches, un verre de vin blanc. On nous parle enfin en français. Pour ma part, je suis très faible et je ne peux manger. Je bois un verre d'eau et mange un croûton de pain blanc. Je n'en avais pas vu depuis cinq ans ; j'ai l'impression de manger du gâteau.

Les Belges nous ont accueillis vraiment avec beaucoup de gentillesse et nous devons les remercier tout comme les infirmières qui passent parmi nous et demandent s'il y a des malades. Nous nous taisons et je crois que même les mourants s'acharneraient dans un suprême effort à aller mourir libres à quelques centaines de kilomètres de là sur le sol de France.

Nous reprenons le train, des chants s'élèvent de partout. La joie de ces hommes pas rasés, aux traits tirés, amaigris et dont la tenue laisse à désirer, est totale. Retrouver son pays, sa famille ! Arrivés à Mons tout près de la frontière française, je quitte un bon



camarade, Gustave GRAVELLE qui m'a tant aidé à Star Dorogi.

A une heure du matin, nous sommes en gare de Valenciennes puis c'est Amiens et sa gare régulatrice de Longeau. La France défile sous nos yeux, les marais de la Somme, Creil et Paris enfin, la Tour Eiffel. Le convoi s'arrête en gare du Nord. Il y a foule sur le quai, on nous regarde avec des grands yeux curieux. « Les prisonniers de l'Est sont de retour ! » entend-on. Je fais partie des derniers convois et nous étions cinq cent mille chez les Soviétiques.

Je descends du train. On nous fait mettre encore une fois en colonne. La musique de la Garde Républicaine résonne sous les voûtes de la gare. Nous avons la larme à l'œil. Nous sommes fiers et reconnaissants de l'hommage que nous rendent les autorités françaises à l'occasion de notre retour au pays. Nous traversons Paris qui n'a pas beaucoup été touché par la guerre. Nous n'en croyons pas nos yeux, pas de ruines ni de maisons éventrées. Rien ne montre que la guerre est passée par là. Nous revenons donc de l'enfer. Nous débarquons devant un portail et entrons dans la cour qui donne accès au théâtre Marigny. Dans les dépendances sont installées des douches, des services de désinfection, des services sanitaires, des radios, l'état civil, le service des empreintes... On nous questionne de toutes parts. Qu'avez-vous vu ? D'où venez-vous ? Nous devons déjà rendre des comptes alors que nous n'avons même plus l'impression d'être des hommes. Une fois toutes ces formalités accomplies, on me donne ma carte de rapatrié me donnant droit à un voyage gratuit pour Niort.

Le 24 juillet, au petit jour, je suis sur le quai de la gare de Niort avec une dizaine de camarades. Un service de la Croix Rouge vient nous chercher. Nous sommes emmenés rue Beaune la Rolande à l'École Normale de jeunes filles. Nous sommes maintenant une vingtaine à faire une ultime toilette avant de rejoindre les êtres chéris que pour ma part j'ai quittés le 8 septembre 1939.

Je suis revenu vivant de mon long périple mais mon état de santé révèle une faiblesse générale. Un civil en voiture ayant consulté la liste des rapatriés me demande. Je me présente, il me reconnaît manifestement. Moi, pas ! Puis après un instant je m'aperçois qu'il s'agit de mon cousin Auguste DUMAS, ancien comptable à la laiterie d'Ardin et domicilié à Niort.

C'est dans la joie la plus totale que j'arrive auprès de ma femme et de mes enfants le 24 juillet à 10 heures.

Le lendemain, ma famille prépare un grand repas pour fêter mon retour. Mais je ne peux ni manger ni boire tant je suis affaibli. En plus je ne peux me déplacer qu'avec l'aide d'une canne. Au bout de quelques jours, je suis convoqué au centre démobilisateur, à la caserne Du Guesclin à Niort. Le lieutenant qui me reçoit me demande si j'ai apporté ma valise. Pourquoi diable aurais-je apporté ma valise ? La réponse tombe comme un coup de massue. On a reçu mon dossier de radioscopie du centre d'examen sanitaire de Paris et celui-ci n'est pas réjouissant puisque je suis tuberculeux. Il me faut rentrer dans les plus brefs délais dans un sanatorium.

Et me voilà de nouveau enfermé, cette fois dans le sana des Terrasses à Niort. Je rapporte donc de la guerre la carte de combattant, une pension militaire, la croix de guerre avec palmes et ... la tuberculose. Je ne pourrai revenir à une vie normale, c'est à

dire reprendre le travail, que douze ans après mon départ, en décembre 1952.

Mon état de santé s'est beaucoup amélioré bien sûr mais douze années se sont écoulées qui m'ont tenu éloigné de mes enfants dont je n'ai pu assurer l'éducation, et de ma femme. Douze années pour rien. Des camarades morts ou disparus, des malades, des invalides, des familles et des foyers brisés à jamais, des villes détruites et des pays à reconstruire... Tant de misères et de malheurs. Surtout plus jamais cela, Gens de la Terre, unissez-vous, ne faites plus jamais la guerre !

Voici l'histoire d'un prisonnier de guerre. Certains ont raconté des choses à peu près semblables, d'autres ont vu et participé à des événements encore plus inhumains. Sachez seulement que tout cela est vrai. J'ai voulu raconter mon histoire pour que de telles atrocités ne se reproduisent plus jamais.

Un ancien du 9<sup>ème</sup> B.O.A de Poitiers, Prisonnier au stalag III C en Poméranie Matricule 24 387

Août 1979



## Trente ans après, 4000 km en 2 cv et en camping !

Paul Rousseau, qui nous a quittés le 10 avril 2006 à l'âge de 93 ans, était retourné sur les lieux de sa captivité, un peu plus de 30 ans après la fin de la guerre, en 1976, avec son épouse Lucienne. Ils étaient allés là-bas, au-delà de Berlin, **en 2 cv** avec leur petite fille Claudie (fille de Gérard et Paulette), qui avait tout juste 21 ans ! C'était encore une expédition assez incroyable, environ 1700 km de distance entre Niort et la Pologne, plus un très long détour jusqu'à Auschwitz, soit au total 4000 km, en 2 cv, avec le " rideau de fer " à franchir !

Nous avons rencontré Claudie Rousseau, qui vit actuellement au village de La Bleure, près de Dilay, commune d'Ardin, et elle a essayé de rassembler pour nous les lointains souvenirs de cet étonnant périple.

*" Mon grand-père avait tout organisé lui-même, l'itinéraire, les formalités pour passer la frontière de l'Allemagne de l'Est, il y pensait depuis deux ou trois ans déjà et il n'avait négligé aucun détail...*

- Vous aviez dû mettre des jours et des jours pour faire ce voyage, où logiez-vous ?

- *" C'était en juillet-août, nous faisons du camping, tous les trois, nous montions la tente tous les soirs, en pleine nature, là où nous trouvions un coin sympa. C'était du " camping sauvage ". Et mon grand-père avait emporté de pleines caisses de légumes de son jardin pour la nourriture. "*

Souignons au passage que ces néo-campeurs avaient quand même déjà 63 et 61 ans ! *" Mais Paul avait parfaitement récupéré, après ses longues années de maladie au retour de la guerre, il était redevenu une force de la nature ",* précise Claudie. *" Au départ il voulait conduire lui-même ma 2 CV, mais il m'avait fait très peur un jour en faisant un demi-tour sur un boulevard périphérique, après il avait consenti à me laisser le volant. "*

Paul Rousseau parlait quelques mots d'allemand, souvenirs de sa captivité, et Claudie avait appris cette langue pendant sa scolarité, ils n'avaient eu aucun problème de contacts avec les populations rencontrées. Pas de difficulté non plus pour franchir le rideau de fer, par une autoroute couloir dans la frontière, passage obligatoire.

Arrivés en Pologne, Paul avait retrouvé la forêt où il avait passé cinq hivers en captivité, dans un baraquement. Le village voisin avait été en grande partie démoli, mais l'ancien prisonnier avait rencontré quelqu'un qui lui avait montré, dans la forêt, l'emplacement du baraquement, rasé depuis. Et là Paul Rousseau, avec beaucoup d'émotion, avait reconnu... trois sapins, de hauteur inégale, qu'il avait lui-même plantés 30 ans plus tôt...

*" Nous avons passé deux nuits dans cet endroit, très isolé, près d'un étang... Je n'étais pas très rassurée ! "* se souvient Claudie.

Sur le chemin du retour, Paul Rousseau avait fait faire à sa petite fille un très long détour pour aller visiter le camp d'Auschwitz, à plus de 500 km au sud-est. *" Cette visite m'avait marquée, se souvient Claudie, je pense même qu'elle a influencé toute ma vie par la suite. Cette symbolique des camps d'extermination m'a imprégnée, en réaction, du refus de toute discrimination : je travaille maintenant dans la cité du Clou Bouchet à Niort, à l'accueil de la maison pour tous, dans une ambiance multi-ethnique, avec des gens de toutes origines, couleurs ou religions. On ne peut pas être raciste quand on est entré, comme je l'ai fait avec mon grand-père, dans une ancienne chambre à gaz... "*

# Départ et retour en Europe occidentale



## Légende :

- Trajets en train
- ~~~~~ Trajets à pied
- Trajets en camion
- en bleu : ——— départ vers la captivité
- en vert : ——— retour cinq ans après

Commentaires : entre Cambrai et le Luxembourg, les soldats fait prisonniers ont marché du 19 mai au 2 juin 1940 avant d'être entassés dans des wagons à bestiaux pour traverser l'Allemagne jusqu'au-delà de Berlin... au retour, après l'incroyable circuit vers l'Est, ils ont dû encore traverser la Hollande et la Belgique...



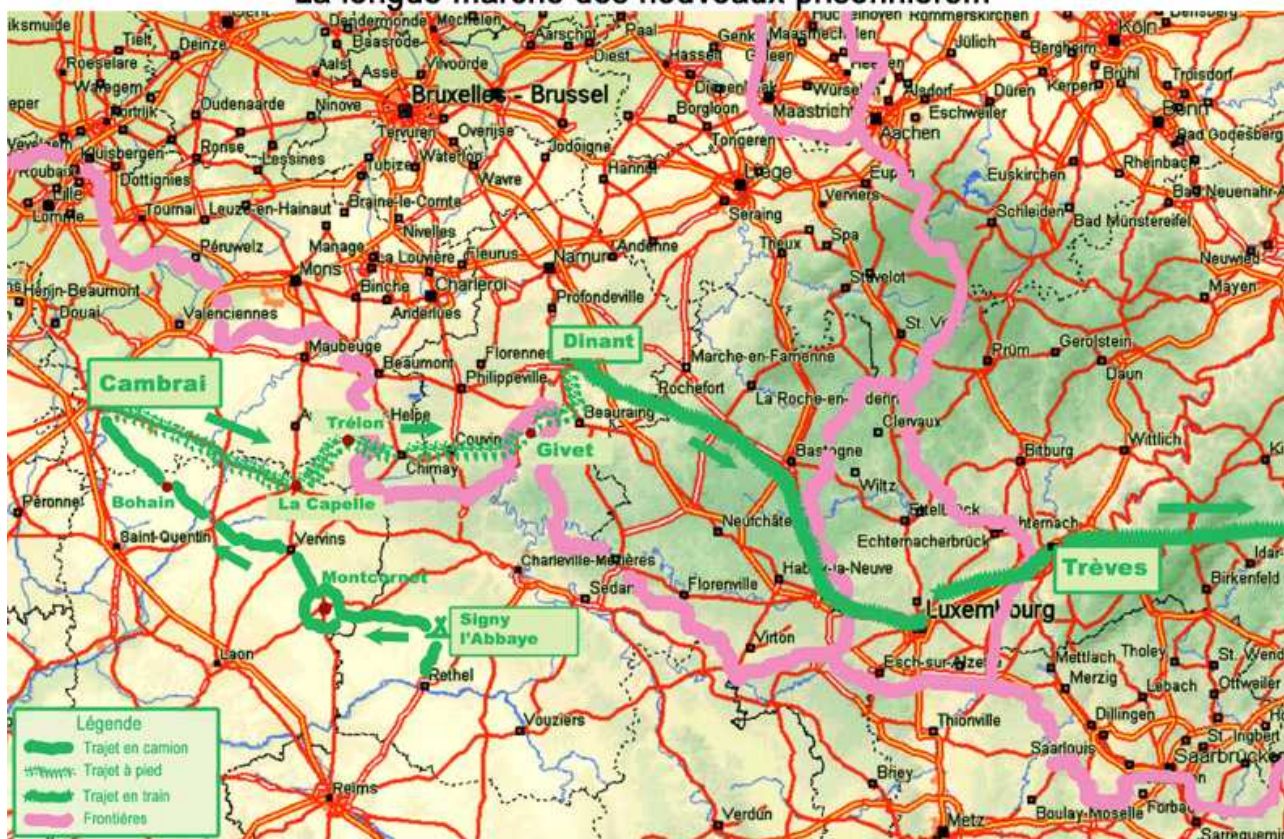
## L'interminable " visite " des pays de l'Est



Théoriquement " libérés " par l'Armée rouge le 1er février 1945, les prisonniers français du camp de Kustrin ont été " baladés " pendant plus de cinq mois par les Russes, d'abord en direction d'Odessa à travers la Pologne et l'Ukraine, puis remontant vers Moscou pour rester bloqués pendant tout le mois de juin à Star Dorogi, revenir presque à leur point de départ entre Berlin et Poznan, puis traverser l'Allemagne, la Hollande et la Belgique avant de retrouver enfin la France et leur famille le 24 juillet, deux mois et demi après la fin de la guerre !



## La longue marche des nouveaux prisonniers...



D'après un logiciel de cartographie, le trajet Cambrai - La Capelle - Trélon - Chimay - Givet - Beauraing - Dinant représente 162 km... parcourus à pied !